This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

Google

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

.M18MFD C.1
rope; trag edie de
Stanford University Libraries
3 6105 048 385 475

STANFORD·VNIVERSITY·LIBRARY

MEROPE,

TRAGEDIE

De Monſieur le Marquis MAFFEÏ.

NOUVELLEMENT TRADUITE

Par Monſieur l'Abbé D. B. (Du Bourg)

A PARIS;

Chez la Veuve BIENVENU, ſur le Quai des Auguſtins, au nom de Jeſus, à la deſcente du Pont-neuf.

M. DCC. XLIII.

854
M18mFd

604512

ARGUMENT.

CRESFONTE Roi de Messene, Province du Peloponese, étoit frere de Temene, tous deux descendans d'Hercule. Polifonte, fils d'Aristodeme, avoit des prétentions sur la Messenie. Le sort en décida. Cresfonte & le fils d'Aristodeme, convinrent qu'ils jetteroient leurs noms dans un seau: & que celui dont le nom seroit tiré le premier, posséderoit le Royaume. Polifonte grava son nom sur de l'argile, & Cresfonte grava le sien sur de la brique. Le seul nom de celui-ci se conserva dans l'eau, & la Couronne lui fut déferée. Possesseur paisible du Trône, il épousa Merope fille d'Attus, & l'une des sept Pleyades. Cependant Polifonte en appella des Arrêts du sort. Il n'oublia rien pour se faire un puissant parti dans Messene: & accompagné d'une foule de Rebelles, il entra tout à coup dans le Palais de Cresfonte, & l'égorgea de sa propre main. De ses trois enfans, la tendresse de Merope ne put sauver que le dernier nommé Egiste. Elle confia cet enfant au vieillard Polydore, qui l'éleva secrettement à Lacedemone, & lui fit ignorer l'éclat de sa Naissance. Le Tyran n'épargna Merope que dans l'espérance de l'épouser un jour; & de ramener parlà dans ses interêts, les bons Citoyens, que tant d'attentats en avoient écartés. Après dix ans d'un délai, que des guerres étrangeres avoient exigé de lui, il propose enfin son hymen à Merope. C'est le sujet de la Piece.

ACTEURS.

POLIFONTE.

MEROPE, *Veuve de Cresfonte, Roi de Messene.*

EGISTE, *fils de Merope.*

POLYDORE, *Esclave de Merope.*

ISMENE, *Confidente de Merope.*

EURISES.

La Scene est à Messene dans le Palais de Polifonte.

MEROPE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MEROPE, POLIFONTE.

POLIFONTE.

O MEROPE, ces longs regrets, cette haine, ces ſoupçons, banniſez-les à jamais de votre cœur. La deſtinée que je vous annonce eſt plus heureuſe, & il ne tient qu'à vous de l'accepter. Vous ſçavez que mes paroles ne furent jamais ſans effet: refuſerez-vous de m'en croire? Oüi, belle Merope, je vous ai choiſie pour mon épouſe, & je veux que dans ce jour notre Meſſene vous

rende les hommages dûs à sa Reine. Loin de vous ces lugubres habits, ces voiles, & ces autres marques de votre viduité. Les ornemens de l'allegresse sont plus conformes à votre nouvelle fortune; & voyant ce que vous allez devenir, oubliez ce que vous avez été.

MEROPE.

O Ciel, quel nouveau genre de tourmens s'offre à mes yeux! M'envies-tu, cruel Polifonte, m'envies-tu cette douceur amere que les infortunés trouvent dans les larmes! Une douleur de trois lustres merite tes respects.

POLIFONTE.

Il est donc vrai que l'ambition du sexe se plaît quelquefois dans l'infortune. Eh quoi Madame, les fers de l'esclavage brillent-il plus à vos yeux que le sceptre que je porte?

MEROPE.

La douceur d'être Reine, ne vaut pas la douleur d'être ton épouse. Quoi, j'accorderois me embrassemens au meurtrier de cet époux l'objet de mes complaisances? cruel souvenir! Ce mains encore fumantes du sang de mes enfans je devrois les cherir! A cette affreuse pensé je fremis, & je ne sçais quelle horreur glacé coule dans mes veines.

POLIFONTE.

Ce que je rappelle à peine, devroit-il vivr dans votre mémoire? De grace, écoutez la raison. Etoit-il juste que Cresfonte votre épou regnât seul dans Messene? Comme lui je des cends des Heraclides, & j'étois confondu dar la foule de ses sujets. D'ailleurs, vous le sçavez il s'étoit attiré leur haine. Non seulement le étrangers, mais les premiers de l'Etat, les meil

leurs Citoyens, tout a pris les armes en ma faveur. Enfin la route qui conduit au trône est toujours glorieuse; & si la valeur & l'adresse ne nous tiroient de l'esclavage en nous élevant au pouvoir souverain, Jupiter n'auroit pas sans doute accordé ces dons aux Mortels.

MEROPE.

Maximes détestables! quoi, l'urne fatale, les oracles des Dieux n'avoient-ils pas donné le sceptre de Messene au seul Cresfonte? & les larmes de ses meilleurs sujets ne te disent-elles pas encore, qu'il en étoit adoré. Cresfonte fut toujours aussi bon époux, que bon Roi. Quel bonheur égala celui dont je jouissois! Hélas, c'est toi seul qui en terminas le cours. L'ambition insensée, l'aveugle ambition s'empara de ton ame. O détestable barbarie! pour signal de la conjuration, mes deux jeunes fils, ces chers fils qui par leur âge tendre, par leur beauté ravissante, par leurs touchantes supplications, auroient attendri les cœurs les plus indomptables, ces deux fils furent égorgés de tes propres mains. Ne fis-tu pas couler le sang de nos meilleurs sujets, tant que la forteresse d'Itomé soutint le parti de ses Rois? mais, ô trahison la plus noire! Nous nous rendimes, & contre la foi des sermens tu massacras mon époux de tes propres mains. Après de tels crimes, tu ne rougis pas de me parler d'amour & d'Himenée? Grands Dieux, pouviez-vous me réserver à de plus grands malheurs?

POLIFONTE.

Eh, Madame, éloignez de vos regards ces tristes objets; les larmes que vous donnez à votre époux, en honorant sa mémoire font tort

à votre générosité. Adroite à relever des malheurs dont vous devez accuser le seul destin pourquoi me ravissez-vous la gloire de ce que j'ai fait pour vous ? Ce dernier de vos fils, qui portoit le nom de son pere Cresfonte, vous le fîtes enlever ; je facilitai moi-même son évasion. Je feignis de croire les faux bruits que vous répandîtes de sa mort : & mon cœur éclairé par l'amour, sçut trahir mon jugement.

MEROPE.

Mon fils Cresfonte à peine âgé de trois ans; hélas, il n'est que trop vrai qu'il mourut dès les premiers jours de la rebellion. La mort lui épargna les malheurs de l'exil. Mais devant qui te pares-tu de tes bontés pour cet enfant infortuné ? Argos, Corinthe, l'Arcadie, l'Achaïe, Pise, Sparte, enfin la terre & la mer ont été parcourues par les ministres de tes vains soupçons. Ce soin cruel n'occupe-t-il pas encore ta jalousie ; n'occupe-t-il pas encore les barbares que ta fureur a répandus de toutes parts ? cet enfant l'objet de mes larmes ; il te fâche que la nature t'ait ravi le plaisir de l'égorger toi-même.

POLIFONTE.

Tout Messene est instruite qu'il ne mourut point alors & qu'il est encore vivant. Mais vous-même qui le niez, nierez-vous aussi que vous vivez, & que vous le devez à ma seule bonté ? votre vie n'étoit-elle pas entre mes mains comme celle des autres à qui je l'ai ravie ?

MEROPE.

Tels sont les bienfaits que nous recevons des Tyrans ; ils croyent donner la vie, lorsqu'ils ne donnent pas la mort.

POLIFONTE.

Madame, quittons ce diſcours, & banniſ-ons ce triſte ſouvenir. Je vous aime, & je eux vous donner des preuves ſincéres de mon mour. Le ſceptre, un époux, des enfans mênes, ſi je ne me flatte point envain, tout ce que e vous ai ravi, je ſuis prêt à vous le rendre. Tant de bienfaits doivent rallentir la haine que otre douleur avoit allumée contre moi.

MEROPE.

Mais, dis-moi, Poliſonte, d'où naît cet mour ſi tardif? pourquoi ces foibles charmes e t'ont-ils point frapé quand la jeuneſſe en reevoit l'éclat? mes plus beaux jours ſe ſont écoués; je touche à mon ſeptiéme luſtre: d'où eut donc venir cette nouvelle ardeur que tu ne témoignes aujourd'hui?

POLIFONTE.

Ces feux que je fais éclater aujourd'hui, ſont llumés depuis long-tems dans mon cœur. Mais gnorez-vous les travaux éternels qui remplient mes premiers jours? A peine je ſuis aſſis ur le trône, que les étrangers attaquent Meſſene; les guerres ſe ſuccédent bientôt l'une à 'autre: & dix ans entiers de mon régne ſe paſſent dans les allarmes & dans les agitations. Les guerres étrangeres ſont à peine éteintes, qu'il s'allume dans le ſein de cette ville un feu éditieux. Ces événemens impoſoient alors ſience à mon amour. Maintenant que ce Royaune jouit d'un calme profond, ma tendreſſe ſe éveille tout-à-coup avec de nouvelles forces. Notre hymen peut ſeul aſſurer le repos de mes ours, & je veux enfin ſatisfaire un amour ſi ongtems captivé.

MEROPE.

De l'amour pour moi ! le rang qui t'éleve au-dessus des autres hommes, te persuade que tu les surpasses en habileté comme en pouvoir, & que tu peux tourner les esprits à ton gré ? Penses-tu que Merope soit assez insensée pour ne pas pénétrer le motif secret qui t'inspire ? la derniere revolte t'a fait connoître que le trône où tu regnes est encore chancellant, & que l'empire de Cresfonte est encore affermi dans le cœur de ses sujets. L'on te persuade que le flambeau de notre hymen peut seul éteindre la haine publique, & rallumer l'amour des sujets pour leur Souverain. Voilà quel est l'amour dont tu brûles pour moi. Voilà le projet qui flatte tes desirs.

POLIFONTE.

Non, jamais on ne s'étudia plus à *tout* empoisonner. Désabusez-vous, Madame. Je suis si bien affermi sur mon trône, que tout secours étranger me devient inutile. Ces vains murmures d'une populace impuissante n'exciteront jamais que mes dédains. Mais quand toutes ces chimeres seroient réelles, votre bonheur n'en dépendroit pas moins de l'offre que je vous fais. Si vous étes sage, recevez la fortune qui se présente en imposant silence à votre raison. Il vous importe plus que vous ne croyez, de profiter des effets de ma tendresse, sans en rechercher la cause.

MEROPE.

Si j'avois le cœur de Polifonte, si j'étois capable de sacrifier ma foi & ma tendresse à une idole de royauté, à de vaines grandeurs ; si je pouvois éteindre cette haine si forte & si juste c'est alors que j'accepterois de telles offres.

POLIFONTE.

Finiſſons ces diſcours. Sçachez que l'on ne refuſe pas impunément ſon maître. Diſpoſez-vous pour cet hymen : Je veux être obéi. Que votre cœur y conſente, ou non, peu m'importe, je l'ordonne . . . . . . Adraſte, qui t'amene en ces lieux?

MEROPE *à part.*

Iſmene ne te ſépare plus de moi.

SCENE II.

POLIFONTE, MEROPE, ISMENE, ADRASTE.

ADRASTE.

SEIGNEUR, j'arrive en ce moment.

ISMENE.

Je n'oſois m'approcher vous voyant avec Polifonte ; mais, Madame, d'où peut venir le trouble où je vous vois?

MEROPE.

Tu le ſçauras dans peu.

POLIFONTE.

Adraſte, que viens-tu m'annoncer?

ADRASTE.

J'ai conduit un meurtrier dans Meſſene, afin que ſon ſang appaiſe les Dieux, & qu'il ne puiſſe aller ſe vanter ailleurs qu'il a violé nos loix impunément.

POLIFONTE.

Quel eſt ce meurtrier?

sées. Ce n'est ni la soif impie de répandre du sang, ni l'avare desir des richesses qui m'a rendu coupable à vos yeux. Je me suis vu contraint pour ma propre défense, d'ôter la vie à celui qui vouloit me la ravir & me dépouiller. Oüi, j'en appelle à témoin ce même Jupiter, que j'ai depuis peu de jours adoré dans son Temple respectable d'Olympie. Je marchois seul & tranquille, lorsque sur le chemin qui mene à Lacedemone, je vois venir vers moi un homme à peu-près de mon âge, mais d'un regard feroce & menaçant. Il étoit armé d'une massue. Il m'envisage avec fierté. Ensuite il tourne ses regards de tous côtés pour voir s'il n'étoit point observé. Nous étions prêts à passer le pont de marbre, il m'arrête; il me demande fiérement mes habits & ce que je porte avec moi, me menaçant avec fureur de m'ôter le jour. Moi, sans m'éfrayer, je dégage le bras qu'il me retenoit. Mais sa massue élevée de ses deux mains, alloit m'étendre sans vie. Je l'évite, & me lançant sous ses bras je le saisis par le corps. Nous lutons quelque tems; après bien des efforts, nous tombons. Soit hazard, soit adresse, je le renverse sous moi, & sa tête va fraper contre un caillou. Son visage pâlit tout d'un coup, & ses forces l'abandonnant, il reste bien-tôt sans mouvement & sans vie. Dans la crainte que ce spectacle ne me fit suivre, j'ai pris le parti de jetter son corps dans le fleuve. Je le leve donc de terre avec peine, je le porte sur le pont, les flots de son sang marquoient les traces de mes pas, enfin je le précipite dans le fleuve. Le poids de son corps fend les eaux avec un grand bruit, elles réjaillissent de tous côtés, & se refermant sur lui,

SCENE III.

POLIFONTE, MEROPE, ISMENE, ADRASTE, EGISTE.

ADRASTE.

SEIGNEUR, voici le coupable.

MEROPE.

Qu'il paroît aimable à ſon premier aſpect !

POLIFONTE.

Dans un âge ſi tendre être coupable d'un tel crime ! Réponds-moi, qui es-tu ? d'où viens-tu ? où penſois-tu conduire tes pas ?

EGISTE.

Fils obſcur d'un malheureux eſclave, je viens d'Elide, & j'allois à Lacédemone.

ISMENE.

Eh, Madame ! quel nouveau trouble s'empare de votre cœur ? Quel ſujet peut cauſer les larmes qui coulent de vos yeux ?

MEROPE.

Cet étranger m'a frapée ſi vivement, qu'en me rappellant le ſouvenir de mon époux, il l'a peint à mes yeux, comme s'il eût été préſent.

POLIFONTE.

Tu penſois peut-être que le crime trouvoit un aſile dans ces Etats ; que ces pays étoient ſans Roi, ou que je n'étois revêtu que d'un vain titre?

EGISTE.

Non, Seigneur, je n'avois point de telles pen-

blable à celui-ci, & couvert des mêmes vêtemens. Plaiſe au ciel que ce fils ait acquis la même force & la même taille ; qu'il ſoit enfin tel que je vois celui-ci.

SCENE IV.

EGISTE, ADRASTE.

EGISTE.

DAIGNEZ m'aprendre, Seigneur, quelle eſt cette Princeſſe ?

ADRASTE.

Elle fut autrefois Reine de ce pays, & bientôt elle portera le même titre.

EGISTE.

Que les juſtes Dieux la favoriſent ſans ceſſe, & la récompenſent d'un bienfait que je ne puis payer que par des vœux. Non, je n'ai jamais vu perſonne qui m'inſpirât tant de reſpect & tant de tendreſſe. Vous, Seigneur, qui pouvez tout auprès du Roi, imitez l'exemple qu'elle vous a donné ; de grace, défendez la juſtice de ma cauſe. Eh, Seigneur, que mon état vous touche ; dans un âge ſi tendre, ſans défenſe, quoique ſans crime, c'eſt le ſeul courroux du ſort qui m'a précipité dans l'abîme où je me trouve. Ne permettez pas que cette ville ſi fameuſe ſe rende coupable de mon ſang injuſtement répandu. Hélas ! ma ſeule abſence fait fondre en pleurs mes parens allarmés: de quelles douleurs

seroient-ils frapés, s'ils étoient témoins du danger que je cours.

ADRASTE.

J'ai prêté déja à ton avanture des couleurs favorables. Peut-être n'as-tu pas encore aperçu ce que j'ai fait pour toi. Ai-je parlé de cette riche bague, que j'ai trouvée dans tes mains, & que tu avois volée? Penses-tu que je l'ai cachée pour éviter de la rendre au Roi, & pour en demeurer le maître? ma fortune est supérieure à de tels desirs. Je l'ai fait uniquement pour te sauver. Un tel butin eût prouvé ton crime; & la fortune élevée de celui qui vient de périr sous tes coups te rendroit encore plus coupable.

EGISTE.

Quoi, vous pensez que j'ai volé cette pierre gravée? J'atteste encore ici les Dieux. Je l'ai reçue des mains de mon pere. Croyez-m'en, je ne sçais point trahir la vérité?

ADRASTE.

Tu ne sçais pas seulement fabriquer tes mensonges: ne m'as-tu pas dit que ton pere est esclave?

EGISTE.

Je vous l'ai dit, Seigneur, & je vous le répete encore.

ADRASTE.

Eh bien, dans ton pays les esclaves portent-ils de pareilles pierres? quelle est donc cette riche contrée? dans la nôtre, elles orneroient la main même des Rois.

EGISTE.

A cela je ne sçais que répondre. Je n'en connois point le prix. Mais je puis vous jurer que le jour même que ma dix-huitiéme année fut ac-

complie, & il y a peu de temps; mon pere m'appella devant l'autel des Dieux domestiques : là les yeux baignés de larmes il met cette bague à mon doigt, & me fait jurer de la garder toujours. Que le puissant Jupiter entende mes discours, & s'ils ne sont pas véritables, qu'il lance sur ma tête ses feux vangeurs, & qu'il me réduise en cendres dans cet instant.

ADRASTE.

On s'arme quelquefois du serment même pour se défendre. Une arme de cette sorte, est inutile avec moi. Laissons ces fables. Je veux bien le cacher au Roi pour te rendre service. Je te charge d'en faire de même, si tu veux éviter une mort certaine.

EGISTE.

Je vous le promets. Je vous en fais même un don si vous me dérobez au danger qui me menace.

ADRASTE.

Ne compte pour rien ta libéralité, tu me donne, ce qui est déja en ma puissance, ou plutôt ce qui est déja à moi.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

EURISES, ISMENE.

ISMENE.

NOn, Eurises, il n'est pas tems encore de vous présenter à Merope. Vous êtes, je le sçais, l'unique dépositaire de ses secrets; mais la solitude convient encore à l'excès de sa douleur, & les larmes seules peuvent la soulager. Helas! vous ignorez, que l'on vient de percer son cœur du coup le plus affreux.

EURISES.

Un bruit confus, qui vole de bouche en bouche, vient de m'apprendre, que Polifonte veut précipiter cet hymen odieux; je suis accouru pour m'en éclaircir avec la Reine.

ISMENE.

Elle a toujours regardé cet hymen comme le supplice le plus affreux. Mais à présent ce premier chagrin est comme enseveli dans un nouvel abîme de malheurs.

EURISES.

Que peut-il arriver de plus affligeant pour elle? Ce fils qu'elle confia si jeune au vieil esclave Polidore, a-t-il éprouvé quelque infortune?

ISMENE.

Helas! Eurisès, cela n'est que trop vrai. Vous sçavez que la Reine n'avoit d'autre soulagement dans ses disgraces, que d'envoyer en secret tous les six mois le fidéle Arbante dans la Laconie. Avec quelle impatience n'attendoit-elle pas son retour! Les momens étoient des journées pour elle. Le retour de son Envoyé, la jettoit dans les transports de la joye la plus vive. Elle vouloit à la fois, apprendre cent choses différentes. Soudain le recit d'Arbante la rendoit immobile; mille passions apparoissoient sur son visage, & l'excès de sa joie interrompoit jusqu'à sa respiration. Revenue à elle-même, elle se fait raconter mille fois les mêmes évenemens. Elle se fait décrire les manieres, les discours, l'air, les habits de son cher Cresfonte.

EURISES.

Epargnez-vous le soin de me faire ce récit. Je n'ignore pas que c'est la plus tendre des meres. Avec quel empressement me rédisoit-elle tout ce qu'elle venoit d'apprendre. Ses regards étinceloient la joie, quand elle me rapportoit quelque mot de son fils. Mais dites-moi les nouvelles que vous avez de Cresfonte.

ISMENE.

Après avoir tardé plus long-tems que de coutume, Arbante est enfin de retour, Il rapporte que le jeune Cresfonte ne se trouve plus auprès de Polydore. Ce vieillard affligé l'a fait chercher par tout sans en avoir des nouvelles.

EURISES.

O espérances confonduës! ô royaume infortuné! ô sang de nos Rois entierement détruit!

ISMENE.

ISMENE.

Auſſi peu ferme que Merope, vous vous jettez d'abord dans les extrêmités les plus fâcheuſes. Je ne vous ai point dit que l'on eût appris la mort de Cresfonte.

EURISES.

J'en conviens ; mais penſez-vous que le hazard l'ait enlevé de ſa retraite ? Poliſonte l'a ſans doute découvert. Aura-t-il manqué de le faire périr ?

ISMENE.

Ce que vous dites n'eſt point fondé. Polidore aſſure que ce jeune Prince étoit épris d'un violent deſir de voyager dans la Grece, & de parcourir les villes les plus fameuſes ; que ſes prieres & ſon autorité paternelle enchaînerent quelque tems cette paſſion violente. Mais qu'à la fin, entraîné par ſon eſprit bouillant, il s'eſt dérobé à ſa vigilance. Polidore l'attendit envain. Reſolu de le découvrir, il étoit prêt à ſe mettre en marche.

EURISES.

L'évaſion de Cresfonte eſt un mal aſſez leger. Son voyage l'expoſe-t-il à quelque danger ? Il ſera par tout inconnu. Il ne ſe connoît pas encore lui-même. Ces penſées doivent conſoler cette mere affligée.

ISMENE.

Ah ! que vous la connoiſſez mal, Euriſes. S'il faut l'en croire, tous les périls du voyage environnent déja ſon fils. Les chaleurs brulantes, les pluyes glacées, les précipices affreux, voilà ce qui ſe preſente ſans ceſſe à ſon eſprit. Il n'eſt point de funeſte accident qui n'allarme ſa tendreſſe. Tantôt elle demande ſon fils aux

vagues d'un fleuve rapide ; tantôt elle le v
entouré d'assassins qui l'égorgent. Elle rappe
jusqu'à ses songes les plus éloignés. Tout
pour elle un sujet de larmes. Enfin , Euris
s'il est permis de parler sans voile , je cra
que les Dieux n'ayent affoibli sa raison.

EURISES.

Le cœur d'une mere excuse toujours les d
sordres de son esprit. Ce sont là les effets
cet empire absolu que la nature exerce sur to
les hommes. Quand vous l'éprouverez , vo
sçaurez que je dis vrai.

ISMENE.

Non , je ne l'éprouverai jamais. Je sçais tr
bien que c'est une folie de s'exposer à de
cruelles peines.

EURISES.

Ce sont des peines que l'on achete par
plaisirs.

ISMENE.

Croyez-moi , je ne changerai point de ré
lution.

EURISES.

C'est envain que vous l'esperez. Vos am
& vos attraits combattront ces pensées.

ISMENE.

Voici Merope.

SCENE II.

MEROPE, ISMENE, EURISES.

MEROPE.

HElas ! Eurises, ton aspect à rouvert la source intarissable de mes larmes.

EURISES.

Je viens d'apprendre vos nouveaux malheurs.

MEROPE.

Où sont maintenant ces flatteuses pensées qui me présentoient Cresfonte dans cet âge si desiré ? Que sont devenuës ces vaines images qui me le dépeignoient conduit sur le trône par les acclamations de tout le peuple, & le tyran immolé à notre vengeance ?

EURISES.

Eh quoi ! Madame, ces flatteuses esperances sont-elles donc entierement évanouïes ? Pourquoi vous affliger ? Un desir avide de s'instruire retient votre fils dans quelque Royaume de la Grece. Maintenant la raison ne doit-elle pas tarir vos larmes ?

MEROPE.

Ah tu ne sçais donc pas quelle crainte enchaîne tous mes sens !

EURISES.

Quelle est-elle, Madame ?

MEROPE.

Depuis deux jours, auprès du pont qui joint les deux chemins, un homme a été tué.

jure, le moindre délai est mortel dans l'inquiétude où je suis.

EURISES.

Je vole vers Adraste. Mais cessez de conspirer contre vous-même & contre votre repos, en multipliant vos malheurs.

MEROPE.

Il est vrai, cher Eurises, mes allarmes ne sont fondées que sur des soupçons; mais fussent-elles sans fondement, Cresfonte en voyage ne te semble-t il pas un juste sujet de crainte pour moi? Helas! jeune, seul, inexperimenté, ignorant les chemins; sans appui, sans provisions, sans amis; si la maladie vient à le frapper, trouvera-t-il quelque soulagement? Il sera couché sur la terre, languissant, accablé, abandonné; peut-être même n'aura-t-il pas de l'eau pour étancher sa soif! Grands Dieux, si du moins je partageois ses malheurs, je serois satisfaite.

EURISES.

Madame, j'entends du bruit: c'est Polifonte.

MEROPE.

Je me retire; n'oublie pas, Eurises, de t'éclaircir avec Adraste.

EURISES.

Il sera sans doute avec le Roi; je le joindrai dès qu'il le quittera, & je m'empresserai de vous instruire.

SCENE III.

POLIFONTE, ADRASTE.

POLIFONTE.

PENSES-TU que je puisse jamais calmer les flots agités de cette multitude toujours rebelle?

ADRASTE.

La vile populace, à qui l'état présent ne peut plaire, soupire toujours après le changement; Elle déteste le Prince qui la gouverne, & rappelle par ses vœux celui qui l'a gouvernée.

POLIFONTE.

Cela n'est que trop vrai. Toutes les fois que je traverse la Ville, je découvre la haine dans tous les regards, & je lis sur tous les fronts, les trahisons qu'on me prépare.

ADRASTE.

Hâtez-vous, Seigneur, de conclure cette hymenée: hâtez-vous de satisfaire & d'appaiser une populace effrenée, en l'éblouissant par une apparence d'équité.

POLIFONTE.

Ne vaudroit-il pas mieux immoler tous ces rebelles?

ADRASTE.

Par ce moyen, Seigneur, vous ruinez vous-même votre Royaume.

POLIFONTE.

Il est vrai, mais j'établis ma sûreté.

ADRASTE.

La raison ne vous permet que des vœux; mais tout s'oppose à votre espoir.

POLIFONTE.

Eh crois-tu que le Bandeau Royal attaché sur le front de Merope, puisse calmer ces agitations populaires?

ADRASTE.

Le seul bruit qui s'en est répandu, vous donne mille partisans. Chacun se flatte que l'épouse de Cresfonte le fera revivre en vous.

POLIFONTE.

Espérances insensées! Mais si Merope s'obstine dans son refus!

ADRASTE.

Les femmes, vous le sçavez, refusent souvent ce qu'elles souhaitent.

POLIFONTE.

Ce n'est point connoître Merope que de la comparer avec les autres femmes.

ADRASTE.

Les égards, & les bienfaits, peuvent fléchir l'ame la plus intraitable. Ne soyez rebuté, Seigneur, ni de ses repugnances, ni de ses dédains. Si vous la contraignez une fois à porter le titre de votre épouse, son cœur assailli de toutes parts, ne résistera pas long-temps aux tendresses d'un époux. Quels charmes n'ont point ces tendres embrassemens? Ils enchaînent le courroux d'une épouse altiere. Un tendre baiser, en ouvrant son cœur, en fera peut-être sortir le fatal secret de la retraite de son fils. Et vous sça-

vez que sa mort seule peut affermir votre repos.

POLIFONTE.

C'est-là cette inquiétude, qui me trouble sans cesse.

ADRASTE.

Peut-être le Ciel sera-t-il propice à vos vœux; Mais si Merope se pare toujours de son funeste orgueil, & se montre inflexible à vos prieres; employez alors la force & les menaces. Il faut à quelque prix que ce soit l'entraîner aux pieds des Autels, & l'y couronner sous les yeux des Messeniens. Cet hymen pompeux, leur semblera relever les Ruines malheureuses d'une famille qui leur est si chere.

POLIFONTE.

Adraste, je céde à tes raisons. Fais appeller Ismene. Toutes mes pensées sont conformes aux tiennes. Je me reproche déja mon inaction. C'est un grand mal de differer un bien. Je te charge de porter mes ordres au Pontife sacré. Le vulgaire ne sçait rien entreprendre sans le secours des Dieux. Pour flater son aveuglement, ordonne-lui de préparer pour demain un sacrifice solemnel. Répands ensuite cette nouvelle dans tous les quartiers de la ville, & releve avec art jusqu'aux plus legeres circonstances.

ADRASTE.

La sagesse, Seigneur, vous inspire ce dessein; & mon zele s'empresse de l'executer.

SCENE IV.

POLIFONTE, ISMENE.

ISMENE.

SEIGNEUR, quels ſont vos ordres?

POLIFONTE.

Tu diras à Merope que l'amour ne ſouffre point tant de retardement, & que je ſuis réſolu de ne point multiplier les rigueurs d'un délai qui n'eſt déja que trop long. Demain au lever du ſoleil, nous irons au Temple. A l'aſpect de tous nos Dieux, Merope ſoupçonnera-t-elle la ſincérité de mon amour, & la conſtance de ma foi? Là par les applaudiſſemens de tous mes ſujets, elle ſera déclarée mon épouſe & leur Reine. Un tel bienfait ne devroit-il pas lui rendre chere la main même d'un ennemi?

ISMENE.

Quoi, Seigneur, vous voulez ainſi précipiter un hymen dont la Reine eſt à peine. . . .

POLIFONTE.

Je prétends que demain avant midi, ce hymen s'accompliſſe. Les maux viennent toujours trop vîte, mais les bienfaits toujours trop tard. Afin donc que Merope connoiſſe l'empire qu'elle a ſur mon cœur, annonce-lui qu'un ſeul de ſes regards a ſauvé le Meurtrier. Je lui fais grace en ſa faveur. Aſſure-lui, qu'à l'avenir les loix condamneront

envain ceux que ſa faveur abſoudra. Va maintenant, Iſmene; & fais en ſorte que la joye banniſſe la triſteſſe de ſes regards, & qu'elle releve ſes attraits par les plus riches ornemens.

ISMENE.

Apprenez, Seigneur, que Merope dans ces heures tranquilles accordées au ſommeil, eſt tourmentée depuis quelque tems d'une fiévre dangereuſe. C'eſt envain qu'elle s'obſtine à le cacher. Accordez-lui quelques jours, afin qu'elle puiſſe rétablir ſes forces.

POLIFONTE.

Tu connois mes ordres : ſonge à m'obéir, & ne me replique point envain.

SCENE V.

ISMENE, MEROPE.

ISMENE *ſeule.*

REINE déplorable! A tant de malheurs falloit il encore ajouter cette nouvelle diſgrace? en proye aux plus cruelles inquietudes, de quel œil verras-tu le Dieu d'Hymenée t'unir à la main ſanguinaire de Polifonte? O caprices du deſtin!

MEROPE.

Iſmene, qu'ordonne Polifonte?

ISMENE.

Hélas! que vous ſoyez demain ſon épouſe.

MEROPE.

La deſtinée de Creſfonte remplit ſi fort mon ame, que le ſouvenir de ce malheur étoit banni de mon eſprit. Mais quoi ! la mort n'eſt-elle pas toujours propice aux malheureux ? elle exaucera mes prieres, dès que la deſtinée de mon fils ne me condamnera plus à la vie.

ISMENE.

Il ajoute qu'il fait grace au Meurtrier, parce que le ſort de ce malheureux a paru vous toucher.

MEROPE.

Iſmene, cette apparence d'humanité n'eſt-il pas un miſtere pour toi ? Que veut dire cet empreſſement à ſatisfaire une étincelle de deſir qui n'a paru qu'un inſtant ?

ISMENE.

Voici Euriſes qui revient vers vous. Les heureuſes nouvelles qu'il apporte, ſe manifeſtent déja par la ſérénité de ſes regards.

SCENE VI.

MEROPE, ISMENE, EURISES.

EURISES.

Le Ciel ſoit loué, Madame ; pour cette fois je ſuis aſſuré de diſſiper vos inquiétudes. Plut aux Dieux, puiſſai-je quelque jour terminer de même tous vos chagrins !

MEROPE.

Une joye secrete coule dans mon cœur : eh quelles sont donc ces nouvelles si certaines ?

EURISES.

Les premiers mots d'Adraste, m'ont convaincu que ce malheureux à qui l'on a ravi le jour ne peut être votre fils.

MEROPE.

J'en rends grace à la bonté des Dieux. Tu me ramenes à la vie. Mes soupçons se multiplioient à chaque instant... Mais, dis-moi, quelles sont donc ces preuves si claires ?

EURISES.

Une seule suffit. Votre fils nourri dans un hameau, élevé comme le fils d'un esclave, n'auroit pû voyager qu'avec des habits conformes à son état.

MEROPE.

Cela n'est que trop vrai.

EURISES.

Eh bien, sçachez que cet infortuné étoit paré de bijoux superbes, & de magnifiques habits.

MEROPE.

Si ce que tu me dis est vrai, ce ne peut être mon fils. J'en suis persuadé. Mais quels sont ces bijoux ? où sont-ils ?

EURISES.

Examinez vous-même cette bague. Adraste n'a consenti qu'avec peine à me la confier. Ne vaut-elle pas seule un trésor ?

MEROPE.

Que ne te dois-je pas, cher Eurises ; mais que vois-je ! mes yeux me trompent-ils ? Ne

m'abandonnez pas, Grands Dieux ; je me meurs en ce moment.

ISMENE.

Qui peut cauſer de tels tranſports à la Reine ?

EURISES.

C'eſt un miſtere pour moi.

MEROPE.

Non, mes yeux ne ſont point infidèles. C'eſt elle-même. Le mort étoit donc orné de cette bague ?

EURISE.

Oui, grande Reine. Mais qui cauſe ce nouveau trouble dont vous êtes agitée ?

MEROPE.

Aſtres ennemis, vous l'emportez enfin. Deſtin cruel, n'es-tu pas encore ſatisfait ? Dieux impitoyables, eſt-ce là le dernier de vos coups ?

EURISES.

Quel diſcours ! De quelle confuſion ſuis-je frappé !

ISMENE.

La frayeur & l'agitation s'emparent de mon ame.

MEROPE.

Oüi, je confiai jadis cette bague, & mon cher fils au ſage Polydore. Je le chargeai de la remettre à Cresfonte s'il parvenoit jamais à l'âge de l'adoleſcence. Hélas, c'eſt envain qu'il touchoit à ce terme ſi deſiré.

EURISES.

Qu'entend[illegible]ds Dieux !

[illegible] NE.

[illegible]

[illegible]PE.

[illegible] Toutes m[illegible]

rances sont donc évanoüies !

ISMENE.

Votre tendresse ne vous abuseroit-elle pas ? Comment auriez-vous pû conserver si long-temps l'idée d'une bague ? D'ailleurs ne peut-on pas en trouver qui se ressemblent parfaitement ?

MEROPE.

Me méprendre ! Apprends que j'ai porté cette bague pendant un lustre entier. Ce fut le premier don que je recus de la tendresse de mon époux : & tu prétends qu'il ne m'est pas possible de la reconnoître ? Penses-tu que ma raison m'abandonne ? Ce Renard gravé par une main habile ; c'étoit la devise que le Roi Cresfonte avoit prise avant qu'il montât sur le trône.

EURISES.

Peut-être depuis un si long temps Polidore l'a-t-il perdue, peut-être lui a-t-elle été volée.

MEROPE.

Cela ne peut être ; non, Arbante l'a toujours ue entre ses mains.

EURISES.

O force de la nature !

ISMENE.

Son cœur sembloit le lui prédire.

EURISES.

Ces pressentimens ne sont connus que des meres.

MEROPE.

Qu'attends-je maintenant ? qui m'enchaîne à la vie ? La seule espérance de revoir mon fils, me l'a fait cherir pendant tant d'années. Elle est enfin détruite cette chere espérance, je ne la verrai plus. Polifonte voit maintenant son trône

affermi. Injuſtes Dieux ; un perfide, un méchant, un traître, un uſurpateur, qui l'emporte ſur les plus grands ſcélérats par ſes perfidies & ſes impietés, jouit de vos faveurs les plus ſignalées ! Et les vertus du juſte Cresfonte ont allumé les feux de votre colere ! La flamme à la main vous pourſuivez l'innocence juſques dans les reſtes de cette famille infortunée. Maintenant que ce ſang vertueux eſt entiérement épuiſé, ſur qui lancerez-vous vos traits ?

EURISES.

Madame, accablé moi-même ſous le coup affreux & inattendu qui cauſe votre déſeſpoir, quelle conſolation puis-je vous donner ? Rappellez cette force & cette fermeté qui ne vous abandonna jamais. Libre des foibleſſes de votre ſexe, & de l'inconſtance naturelle aux mortels, vous avez ſçû vaincre juſques ici vos plus cruelles diſgraces; ne vous démentez pas aujourd'hui: & faites rougir ces Dieux qui ſe plaiſent dans vos infortunes. Les voyes du deſtin ſont obſcures & impénétrables. Vous le ſçavez, ce grand Roi dont la ſageſſe conduiſit dans les plaines de Phrigie, la Gréce entiére conjurée contre Pergame, fut obligé d'immoler ſa propre fille dans les plaines de l'Aulide. C'étoit l'ordre des Dieux.

MEROPE.

Ah mon cher Euriſes ! les Dieux n'auroient jamais donné cet ordre à une mere. Tu ne ſçaurois t'imaginer combien ſa tendreſſe ſurpaſſe l'amour paternel. D'ailleurs les Dieux n'avoient-ils pas attaché le ſalut de la Gréce à la mort d'Iphigenie ? C'étoit un triomphe pour elle :

elle : mais un infame aſſaſſin a tranché les jours de mon malheureux fils. Le cruel ! ſous combien d'adroites fictions il envelopoit ſon crime ! Pouvoit-on ſe refuſer à ſes diſcours ? Cependant, écoute-moi, Euriſes ; la vie m'eſt à préſent odieuſe. Je connois la voye qui peut me dérober à tous mes maux. Mais avant tout, je veux raſſaſier mon cœur affamé de vengeance. Le ſcélérat ne pourra ſe dérober à ma fureur. Je le forcerai d'abord à m'avouer ſi le Tyran n'eſt pas le complice de ſon crime. Enſuite je ne prends conſeil que de ma rage ; tout ce que l'on peut inventer de plus affreux, va devenir ſon ſupplice. Oui, je ſerai ſon boureau, je veux moi-même lui ouvrir le flanc, en arracher ſon perfide cœur, le déchirer, le dévorer. Fidele ami, ſers ma vengeance, & ne me refuſe pas ton ſecours. Après cela, maître de ta foy laiſſe-toi entraîner à la fatalité des temps. Et ne rougis pas d'entrer dans cet heureux parti, que les Dieux eux-mêmes ont tous embraſſé.

EURISES.

Mon cœur eſt ſi pénétré de douleur, que je ne puis vous répondre que par mes ſoupirs & par mes larmes.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

POLIFONTE, ADRASTE.

POLIFONTE.

JE ne t'ai fait appeller avec tant d'empressément, que parce que je suis impatient de verser dans ton sein l'heureuse nouvelle de la mort de Cresfonte. C'est lui qui vient d'être tué sur les bords du Pamise. C'est maintenant que je puis me dire Roi des Messeniens. Ce moment est le commencement de mon régne.

ADRASTE.

L'on croit aisément ce que l'on désire. Mais de qui tenez-vous cette nouvelle ?

POLIFONTE.

D'un esclave de Merope, qui m'instruit de tout ce qu'il peut découvrir. Il vient de m'apprendre, que cette mort la frappée d'un coup mortel. Dans les transports de sa douleur, elle laisse échapper de son sein un secret qu'elle y avoit tenu caché pendant si long-tems, & s'accuse sans cesse elle-même de ce que son artifice n'a servi qu'à renouveller ses malheurs.

ADRASTE.

Et vous ajoûtez foi à ses discours ? La vérité

peut-elle ſortir d'un cœur qui a ſoutenu l'impoſture pendant vingt années ?

POLIFONTE.

Tu t'en défies avec raiſon. Mais ſi les paroles peuvent tromper, les larmes ne ſçavent pas feindre. L'eſclave a vû Merope, abbatuë par ſa douleur, les cheveux épars, le ſein baigné de larmes, la pâleur de la mort ſur le front. Soudain elle ſe leve, elle s'arme d'un poignard. On le lui arrache : elle frémit, ſes gemiſſemens rempliſſent tout le palais, elle court de tous côtez, & ne ceſſe d'appeller ſon fils.

ADRASTE.

Mais comment a-t-elle découvert que c'étoit Cresfonte ?

POLIFONTE.

L'eſclave n'en eſt point informé ; mais il aſſure que les preuves qu'elle en a ne laiſſent aucun doute.

ADRASTE.

Ainſi, Seigneur, vous êtes le plus fortuné de tous les Rois. Tout s'arme en votre faveur. Le hazard même combat pour vous. Non-ſeulement la fortune vous délivre du ſeul mortel, qui pouvoit vous diſputer le trône, mais elle vous épargne encore le crime de ſa mort.

POLIFONTE.

J'ai fait rendre la liberté au meurtrier, cependant il ne ſortira point de mon palais. Maintenant ne puis-je pas briſer les nœuds de cette odieuſe hymenée ? Le peuple voit ſes eſpérances détruites. Meſſene n'a plus de citoyen qui puiſſe attiſer le feu de la rébellion. D'ailleurs quel danger ne courrois-

je point en approchant de moi cette furie ? La foibleſſe d'un tel ennemi me paroît plus redoutable dans le ſein de ce palais, que la valeur d'un Héros dans le champ de bataille ; & tu n'ignores pas qu'une femme irritée ne ſçait point pardonner.

ADRASTE.

Croyez-moi, Seigneur, cet hymen va porter le dernier coup aux trames ſecrettes des mécontens. La mort de Cresfonte va rendre les eſprits plus faciles à ramener. Soyez aſſuré que ce ſeul trait d'équité vous gagnera les cœurs que vous perdriez par mille attentats. D'ailleurs cet hymen vous rend maître de la vie de Merope. Vous pourrez impunément lui ravir le jour. Le vulgaire ſéduit par cette apparence de bonté rejettera les bruits les plus ſiniſtres, ſur la médiſance de vos ennemis. Faites encore à Cresfonte de pompeuſes funerailles. Par ces lugubres honneurs, par cette fauſſe compaſſion, le peuple apprendra la mort de votre ennemi. Cachez les ſentimens de votre cœur, Soyez ſenſible à ſa perte, vous gagnerez plus à faire croire que vous avez changé de ſentiment qu'à publier cette heureuſe nouvelle.

POLIFONTE.

Je ſuivrai tes conſeils, & puiſque Meſſene veut être abuſée, elle le ſera. Quand les agitations des Meſſeniens ſeront aſſoupies, & que les eſprits ſeront moins irritez, j'employerai tous les ſecrets du grand art de regne. Des routes inconnuës conduiront ſur les rives du Stix les plus hardis & les plus courageux. Je lâcherai le frein de ces vices, qui dégradent les hommes, & rallentiſſent le courage. Une clémence ſou-

tenuë, & prodiguée avec affectation aux coupables, ſera le prix des plus grands crimes. L'impunité me gagnera les ſcelerats, & la terreur m'attachera les gens de bien : ainſi les Meſſeniens, ſe détruiſant eux-mêmes, éteindront dans leur ſang les feux de la rebellion. Nouveaux Edits, nouvelles Loix, toûjours utiles au Souverain, lors même qu'on les viole. La crainte d'une guerre de la part de mes voiſins, ſera le pretexte dont je me ſervirai pour redoubler les impôts, & pour introduire des troupes étrangeres, juſqu'au milieu de ma Cour. Que te dirai-je enfin, ſi le tems ſuffit pour affermir les trônes, il affermira le mien.

ADRASTE.

Si le trône appartient au mérite, qui peut vous le diſputer ? Votre dignité ne vous éleve pas plus au-deſſus de vos Sujets, que votre génie vous éléve au-deſſus de tous les hommes.

SCENE II.

EGISTE, POLIFONTE, ADRASTE.

EGISTE.

GRand Roi, qui vous declarez le protecteur des malheureux, & dont les Arrêts ſont dictés par la clémence, je prie les Dieux de verſer ſans ceſſe ſur vous la joie & le repos.

POLIFONTE.

Ton crime, ſi c'en eſt un de purger la terre de

ſcelerats, découvre en toi un courage qui te mérite ma faveur.

EGISTE.

Seigneur, je me ſacrifierai toujours pour vous avec le même courage que je viens d'employer pour la défenſe de mes jours.

POLIFONTE.

Quel eſt ton nom ?

EGISTE.

Egiſte.

POLIFONTE.

Je ſouhaiterois que tu me fiſſes mieux connoître celui qui vient de tomber ſous tes coups.

EGISTE.

Seigneur, je vous ai déja dit tout ce que j'en ſçavois.

POLIFONTE.

On le connoît mieux que toi. Tu vois que j'approuve ton action. Bannis donc de ton cœur les craintes les plus légeres ; & ne me cache rien de tout ce qui s'eſt paſſé. Ce détail m'importe plus que tu ne penſes. On a peut-être retiré du torrent, le cadavre du mort ; je viens d'ordonner qu'on le cherche. Cependant, raconte-moi quels ont été ſes diſcours, quelles ſont les dépoüilles que tu lui enlevas, & voyons celles qui te reſtent.

ADRASTE.

Seigneur, j'apperçois Iſmene. Merope la ſuit de près. Evitons cette rencontre fâcheuſe. Dérobez-vous aux premiers tranſports de ſa douleur ; elle tournera toute ſa colere contre le meurtrier. C'eſt de ſa bouche qu'elle apprendra, que le ſang de ſon fils n'a point coulé par vos ordres, qu'elle ſorte d'une erreur, qui nourriroit

dans ſon cœur un nouveau ſujet de déteſter votre hymen.

POLIFONTE.

Tu parles ſagement. Mais n'oublie rien pour découvrir tout ce miſtere.

SCENE III.

MEROPE, EGISTE, ISMENE.

ISMENE.

LE voici, Madame ; il eſt ſeul.

MEROPE.

Quel objet ſe préſente à mes yeux ! que l'on appelle Euriſes, & qu'il accoure promptement.

EGISTE.

Illuſtre Reine, modéle de courage & de vertu, permettez que mon cœur vous exprime ſes ſentimens par un baiſer reſpectueux ſur votre robbe. Si la clemence de Poliſonte a briſé mes fers, je ne le dois qu'à vous. Que les Dieux éternels verſent ſans ceſſe ſur vous leurs faveurs les plus ſignalées : ou ſi vous éprouvez jamais un deſtin contraire, que ces mêmes Dieux vous tendent une main ſecourable avec la même bonté que vous me l'avez offerte : Ne pouvant rien de plus, je vous éleverai dans mon cœur le monument éternel de ma reconnoiſſance, tous les inſtans de ma vie, je rappellerai le ſouvenir de vos bienfaits.... Mais, Madame, je ne ſçais

quel trouble vous empêche d'écouter mes discours, vous ne daignez pas m'honorer d'un seul regard. Sans doute, des soins plus élevés occupent votre grande ame, & mes discours vous importunent. Pardonnez-moi, Madame; j'ose implorer encore une fois votre clémence. Je ne jouis pas encore d'une entiere liberté. Achevez votre ouvrage. Ces foyers paternels après lesquels je soupire, ordonnez que je puisse les revoir. C'est de vous seule que j'attends ce dernier bienfait.

SCENE IV.

EURISES, MEROPE, EGISTE, ISMENE.

EURISES.

Madame, je viens éxécuter vos ordres.

MEROPE.

Assure-toi de lui.

EURISES.

Arrête malheureux. Ne fuis point.

EGISTE.

Eh pourquoi prendrois-je la fuite? Grande Reine je brule d'éxécuter vos ordres: un seul de vos regards suffit pour me les déclarer. Que puis-je faire? ordonnez-vous que je sois immobile? je le suis. Que je me prosterne à vos pieds? m'y voilà. Que je vous présente mon sein à découvert? je vous l'offre.

ISMENE.

Qui croiroit qu'un maintient ſi doux & ſi ſoumis, pût cacher tant de noirceur & de méchanceté ?

MEROPE.

Déploye cette écharpe. Attachons-le ſi étroitement à l'une de ces colomnes, qu'il ne lui ſoit pas poſſible de faire le moindre mouvement.

EGISTE.

O caprices du ſort !

EURISES.

Obéis. La force & la réſiſtance ne feront qu'augmenter tes malheurs.

EGISTE.

J'obéis, mais ne crois pas triompher de ma valeur, c'eſt la Reine ſeule qui m'enchaîne. C'eſt elle qui captive mon courage. Ses volontés ont un ſi grand empire ſur mon cœur, qu'elles m'entraînent malgré moi. Oui, Madame, je me rends, je me ſoumets. Diſpoſez de moi ſelon vos déſirs. Vous avez briſé vous-même mes fers il y a quelques inſtans. Cette liberté que vous m'avez donnée, je la remets entre vos mains. Venez, Madame, ſérez vous-même ces liens, que vous avez rompus, venez les attacher de nouveau.

ISMENE.

Je ne crois pas qu'il ſoit maintenant en état de réſiſter.

MEROPE.

Que l'on m'apporte un javelot.

EGISTE.

Un Javelot ! O deſtin ! eſt-ce ainſi que je

ſuis le joüet de tes caprices ? De quel crime m'as tu donc rendu coupable? Pourquoi me tenir enchaîné de la ſorte ?

MEROPE.

Traître, oſes-tu fixer ſur moi tes regards ?

ISMENE.

Voici le javelot.

EURISES.

Je le tiens, & ſi vous l'ordonnez, je vais percer ſon ſein.

MEROPE.

Donne-moi ce fer.

EGISTE.

C'eſt donc ainſi que l'on me livre à la mort, ſans m'en apprendre la cauſe !

MEROPE.

Eh quoi tu l'ignores, perfide aſſaſſin ! Ecoute-moi. La mort ſera le plus legér de tes maux ; je vais te faire mettre en pieces, ſi tu ne me découvre toutes tes trahiſons ſans le moindre déguiſement : réponds-moi. Comment Poliſonte l'a-t-il découvert, & comment l'as-tu reconnu ?

EGISTE.

Qu'entends-je ! quel diſcours.

MEROPE.

Ceſſe de feindre, tous ces détours ſont inutiles.

EGISTE.

Madame, vous êtes dans l'erreur. Moderez votre colere, je vous en ſupplie.

MEROPE.

Perfide aſſaſſin ! je vais commencer ton ſupplice en te faiſant arracher les yeux : tu ne me réponds point encore ?

EGISTE.

Juſtes Dieux! quelle réponſe puis-je faire?

MEROPE.

Tu ne connois donc pas Poliſonte?

EGISTE.

Je le connois d'aujourd'hui ſeulement. Et ſi je l'avois vu avant ce jour, ſi j'en avois même entendu parler, que le puiſſant Jupiter ne me dérobe jamais à votre courroux.

ISMENE.

Eh quoi! les ſcélérats connoiſſent-ils un Jupiter?

EURISES.

Quelle furie t'engagea donc à ſouiller tes mains dans le ſang innocent?

EGISTE.

Une juſte défenſe, l'attache naturelle à la vie, le hazard, le deſtin. Voilà quels ont été les motifs de cette action.

MEROPE.

Fortune ennemie! c'étoit donc pour une mort ſi cruelle que tu réſervois mon fils?

EGISTE.

Mais comment prenez-vous tant d'intérêt à la mort d'un aſſaſſin?

MEROPE.

Quel excès d'audace! c'eſt toi ſeul, ſcélérat, qui mérite ce nom.

EGISTE.

Dieux éternels, dont le culte me fut toujours cher, ne m'abandonnez pas dans ce moment. Jettez ſur mon innocence un regard favorable.

MEROPE.

Parle; que dit cet infortuné en expirant? ne te fit-il aucune priere? quels noms profera-t-il?

n'appella-t-il pas Merope à son secours ?

EGISTE.

Il est mort sans proferer aucune parole. Mais le Roi m'a fait les mémes questions : quel mistere peut donc étre caché là-dessous ?

EURISES.

Madame, les momens préparés à votre vengeance peuvent vous échaper, craignez que l'on ne vous surprenne dans ces lieux.

MEROPE.

Meurs donc, scélérat.

EGISTE.

Ah si ma mere me voyoit en cet état !

MEROPE.

Ta mere !

EGISTE.

De quelle douleur seroit-elle frapée à cet aspect !

MEROPE.

Barbare ! J'étois mere aussi ; par ta seule fureur j'ai cessé de l'étre. Voilà ce qui cause ta perte. Meurs, assassin impitoyable.

EGISTE.

Ah Polydore ! tu m'avois bien averti de ne mettre jamais le pied dans la Messenie.

MEROPE.

Polydore ! Quel est ce Polydore ?

EGISTE.

Je devois bien en croire la sagesse de ce vieillard.

MEROPE.

Parle ; quel est ce Polydore ? Eurises, je ne sçais quelle frayeur mortelle s'empare de mes sens. Réponds-moi malheureux, qu'avois-tu donc à redouter dans la Messenie ?

EGISTE.

Je l'ignore encore, Madame, mais tels étoient ses discours.

MEROPE.

Quelle est ta patrie ? quel est ton pere ? quel est ton nom ?

ISMENE.

Ah, Madame, le Tyran vient.

MEROPE.

O Ciel ennemi ! Fuis, Eurises, fuis, Ismene.
Pour moi je n'ai plus rien à redouter.

SCENE V.

POLIFONTE, MEROPE, EGISTE.

EGISTE.

SEIGNEUR, j'implore votre équité. Voyez quels traitemens l'innocence reçoit au milieu votre Cour. J'étois prêt à perdre le jour, Madame alloit se vanger sur moi du crime qui m'a merité vos faveurs.

MEROPE.

Polifonte le loue & l'approuve! Lui qui feignoit d'abord d'être si fort irrité. Ah je me suis abusée !

POLIFONTE.

Qu'on brise ses liens.

EGISTE.

Prince équitable ; jamais ma vie n'a couru de si grands dangers ; qu'il me sera doux de la perdre pour votre gloire. Mais si vous voulez conserver mes jours, dérobez-moi au courroux de la Princesse.

POLIFONTE.

Rassure-toi ; & bannis ta frayeur. C'est encourir ma vengeance, que d'attenter à tes jours. Le crime que tu viens de commettre, t'éleve jusqu'au rang des Héros ; & l'emporte sur les plus fameux exploits.

MEROPE.

Pourquoi douter encore ! Malheureuse, pourquoi me suis-je laissée désarmer au nom de Polydore !

EGISTE.

Destins ennemis, c'est à mon infortune que je dois les faveurs signalées dont me comble le plus grand des Rois.

SCENE VI.

POLIFONTE, MEROPE.

POLIFONTE.

MAdame, vous étendez trop loin les bornes de votre pouvoir. Quoi ! dans ce Palais, on ose resserrer les liens que j'ai brisés ! Le titre d'épouse que je vous accorde vous inspire déja trop d'audace. Est-ce ainsi que vous vous armez contre moi-même de mes propres dons ?

MEROPE.

Mais vous qui regnez, vous dont le bras doit toujours être armé pour vanger les loix outragées, pouvez-vous être surpris que mon courroux éclate contre un infame assassin ?

POLIFONTE.

Quelle eſt votre inconſtance ! n'eſt-ce pas vous qui m'avez demandé ſa grace ? un inſtant a-t-il pû changer ainſi votre cœur ? ou n'avez-vous d'autre plaiſir que de combattre mes volontés ? Si je condamne ce malheureux, vous lui faites grace ; ſi je lui fais grace, vous le condamnez.

MEROPE.

Je ne connoiſſois point encore l'énormité de ſes crimes.

POLIFONTE.

Je ſçai qu'elle eſt ſon innocence.

MEROPE.

Vous m'avez accordé ſa vie, mais à préſent je vous demande ſa mort.

POLIFONTE.

Ce ſeroit une injuſtice, Madame, de révoquer une grace accordée. D'ailleurs pourquoi prendre tant d'intérêt au ſort de ce malheureux ? que vous importe de vanger le ſang qu'il a répandu ? ce ne peut être celui du jeune Cresfonte. La mort le ravit à vos embraſſemens dans ſa plus tendre enfance, & le mit à couvert de l'exil.

MEROPE.

Ah Tyran ! tu veux maintenant inſulter à mes malheurs ! Toujours ami du déguiſement, tu te démaſques enfin. Peut-être te flattes-tu que la douleur me ravira le jour à tes yeux. Mais ne t'abuſe point. Mon courroux l'emportera ſur ma douleur. L'eſpoir de la vangeance fortifiera ma foible vie. Que peut-on redouter quand on touche aux derniers malheurs ? Oui, tu me ver-

ras parcourir cette ville, arracher mes cheveux, déchirer mes habits, tu me verras exciter la fureur des Messeniens par mes pleurs & mes gémissemens. Je les forcerai tous à prendre les armes. Eh qui refusera de me suivre! La flame à la main, j'entrerai dans ton infame Palais; je renverserai ses murs, tu verras tes plus chers amis immolés sous tes yeux, c'est dans ton sang, barbare, que j'acheverai d'éteindre ma fureur. Quelle joie pour moi de contempler tes membres sanglans & dispersés.... vains projets de vengeance, helas! me rendrez-vous mon fils? Non, je devois m'y livrer toute entiere, lorsqu'il pouvoit en recueillir le fruit. Malheureuse! qui fut jamais en proye à de si cruels revers? J'avois un époux; j'avois des fils gages de sa tendresse; un Tyran les immole à mes yeux dans l'âge le plus tendre. Un seul me reste, je l'éloigne de moi, je l'arrache à ma tendresse; & pour le dérober à la mort, je me prive du plaisir de le voir croître sous mes yeux. O mon cher fils, je te vois encore avec cet air aimable, qui distinguoit ton enfance; lorsque je te remis au vieillard Polydore. Helas! depuis ce tems, que de nuits passées dans les larmes! dans les souhaits, dans les soupirs, tu touchois enfin à cet âge si desiré, & tu pouvois te flatter de t'ouvrir bien-tôt une voie au trône de ton pere. Injustes Dieux! lorsque je me prépare à l'instruire des vertus qui relevent l'éclat du Diadême, lorsque je fais choix de celle qui devoit partager son trône, une mort honteuse le separe de moi, ah! du moins, mon cher fils, si j'avois eu la triste consolation de te voir avant de mourir, de recueillir ta cendre! Helas,

peut-être, percé de coups, déchiré, sans sépulture tu vas devenir la proie des poissons, & comme un vil esclave tu seras entraîné par le torrent des eaux.

POLIFONTE, *à part.*

Non, jamais rien de si doux n'a frappé mes oreilles, ses plaintes ne me laissent plus douter de la mort d'un rival redoutable.

MEROPE.

Pourquoi donc, ô Dieux, l'avez-vous dérobé à la fureur du Tyran? pourquoi avez-vous prolongé sa vie jusqu'à ce jour? pourquoi avez-vous nourri si longtemps mes espérances? ne valoit-il pas mieux me l'enlever dans ce jour où vous causâtes ma ruine? sa mort environnée de tant de désastres, m'eût peut-être été moins sensible. Mais, non, vous me reserviez à de plus cruels tourmens. Helas, en ce moment encore n'ai-je pas éprouvé toute votre haine. Armée d'un javelot, j'étois prête à percer le sein du traître, du lâche assassin de mon fils. Dieux inexorables, vous avez enchaîné mes sens. Une indigne foiblesse a retenu mon bras. O Ciel! tu me refuses donc le plaisir même d'une juste vengeance. Et toi Tyran, toi qui m'as tout ravi, seras-tu assez barbare pour me laisser le jour? Acheve, poursuis en moi le reste d'un sang dont tu fus toujours si alteré. Ta pitié feroit mon supplice. Si jamais tu dus être sensible, c'étoit pour mon fils. Tu craignois peut-être qu'il ne remontât un jour au trône de son pere, mais, ne pouvois-tu pas le condamner à mener une vie obscure sur les montagnes les plus desertes, dans les bois les plus inaccessibles? Oui, s'il vivoit, barbare, je te laisserois

paisible sur le trône: va,cruel ! prends le Sceptre, je te l'abandonne, rends-moi mon fils.

POLIFONTE.

Cessez de vous affliger, Madame, mettez des bornes à votre douleur : Notre hymen va bannir vos malheurs de votre souvenir.

MEROPE.

Non, barbare, mes douleurs me suivront dans la nuit éternelle. Fasse le Ciel que je n'y descende point sans être vangée.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ISMENE, ADRASTE.

ADRASTE.

JE n'ai qu'un mot à te dire. Si demain la Reine s'obstine encore dans ses refus, & combat les volontés du Roi ; elle peut s'attendre à voir périr tout ce qu'elle a de plus cher. Tous ses anciens amis, dont un seul ne sçauroit échaper, seront mis aux fers, & égorgés l'un après l'autre sous ses yeux. C'est ce que Polifonte m'ordonne de te dire, instruis-en Mérope.

ISMENE.

O cruauté inouie ! ô barbarie sans exemple !

ADRASTE.

Quand on refuse d'être heureux, doit-on se plaindre de ses infortunes ?

ISMENE.

Tous les maux ensemble sont préferables à un pareil bonheur.

ADRASTE.

Un vain phantôme abuse ta raison, & te présente le plus grand bonheur sous l'apparence du malheur le plus affreux.

ISMENE.

La Reine peut-elle regarder comme un bonheur, un hymen offert dans des momens où tout ce qu'elle voit, tout ce qu'elle entend est pour elle un nouveau sujet de douleur ?

ADRASTE.

Les Dieux & le destin ordonnent que Merope soit l'épouse de Polifonte.

ISMENE.

Les Dieux l'ont donc abandonnée : le destin a donc épuisé sur elle son courroux.

POLIFONTE.

Qu'elle garde le silence sur ses malheurs passés, qu'elle en perde le souvenir.

ISMENE.

Elle peut bien les taire, mais elle ne peut les oublier.

ADRASTE.

Qu'elle n'accuse donc de ses malheurs qu'elle seule & son obstination.

ISMENE.

L'infortune la plus affreuse est préferable à l'hymen du cruel Polifonte.

ADRASTE.

Peut-on appeller cruel celui qui nous offre l'honneur, la gloire, les plaisirs ?

ISMENE.

Les plaisirs se changent en peines pour ceux dont le cœur est rempli d'amertume.

ADRASTE.

Il feroit la félicité de tant d'autres, doit-elle le refuser ?

ISMENE.

Elle préfereroit plûtôt la mort & les tourmens.

ADRASTE.

Elle croit peut-être que la mort n'eſt qu'un vain nom.

ISMENE.

Tu ne connois pas le courage de Merope.

ADRASTE.

He bien ! ſi tant de courage anime ſon cœur, il ne lui ſera pas difficile de ſe conformer au temps ; elle n'a plus que le reſte de cette nuit pour ſe déterminer. Si tu cheris ſes intérêts, montre-lui la voye qui peut la conduire à ſon bonheur ; qu'elle craigne ſurtout de voir immoler ce qui lui reſte d'amis. Un Pilote ne ſeroit-il pas inſenſé de vouloir combattre les vents ?

SCENE II.

ISMENE, EGISTE.

ISMENE *ſeule.*

LEs infortunes de Merope ſeront-elles donc éternelles ? la fortune ne ceſſera-t-elle jamais de s'en faire un jeu cruel ? Helas, ſi je n'avois déſarmé ſa main, cette Reine infortunée alloit plonger dans ſon cœur un fatal poignard ; ô deſtin déplorable !

EGISTE.

O vous, à qui je prie les Dieux d'être toujours propices, dites-moi, je vous en conjure ; Merope a-t-elle appaiſé ce courroux violent dont elle étoit agitée ? La colere des Rois ne

s'éteint pas facilement, j'en redoute les effets. A chaque inſtant elle ſe préſente à mes regards, armée d'un javelot & prête à me percer le ſein. Les tenebres de la nuit, pendant leſquelles la Reine eſt ſans doute livrée au ſommeil, me raſſurent à peine.

ISMENE.

Tes frayeurs ſont vaines; elles outragent le Roi lui-même. Ne s'eſt-il pas déclaré ton protecteur?

EGISTE.

Cela me raſſure ſans doute: mais pour mon repos, engagez Merope à me pardonner une faute que je ne connois pas.

ISMENE.

Ce pardon ne t'eſt plus neceſſaire. Les flots de cette colere, qui s'étoient élevés contre toi dans le cœur de la Reine, ſe ſont appaiſés d'eux-mêmes.

EGISTE.

J'en remercie les Dieux. Mais qui pouvoit allumer ce couroux qu'elle a fait éclater contre moi? Le déſordre de ſes diſcours m'a empêché de reconnoître la cauſe de ſes ſoupçons. Sans doute elle étoit aveuglée par quelque vaine erreur; & c'eſt ſans raiſon qu'elle s'intereſſe pour un lâche aſſaſſin.

ISMENE.

Je ne refuſe point de t'inſtruire de tout. Mais il faut que tu m'attendes ici quelques inſtans. Ma préſence eſt ailleurs néceſſaire.

EGISTE.

Je ſuis réſolu de vous attendre autant qu'il vous plaira.

ISMENE.

Ne t'écarte pas, & ne rends point par t[a] fuite mon retour inutile.

EGISTE.

Je vous le promets. Je vais cependant me livrer au ſommeil, afin qu'il enchaîne mes inquiétudes, & repare mes forces. Ce veſtibule eſt commode, j'y ſerai à couvert du froid, & la Déeſſe de la nuit ne pourra point lancer ſur moi ſes humides rayons.

ISMENE.

Tu ne m'attendras pas long-tems.

SCENE III.

EGISTE.

PAlais des Rois, que vous êtes pleins de dangers! Les chagrins & les inquiétudes vous habitent ſans ceſſe. Aſile champêtre, cabane de mon pere, pourquoi vous ai-je abandonnée? Qu'il eſt doux de vivre dans cette ſolitude! J'y goûtois en paix les charmes d'un ciel pur & ſerein; j'y poſſedois ſans crainte les tréſors de la campagne. Quel plaiſir de s'endormir au doux murmure des zéphirs & de ſe réveiller avec l'aurore, pour paſſer les journées entieres à chaſſer dans les forêts! Au coucher du ſoleil, je m'empreſſois d'aller offrir le butin de ma journée à mon pere que la tendreſſe amenoit à ma rencontre. Je lui racontois les

hazards de la chasse, & je lui décrivois tout ce qui m'étoit arrivé. Le courroux, la crainte, la jalousie sont bannis de ces lieux. On ne connoît ni les chagrins devorans ni la soif des grandeurs, ni l'envie de commander. Quelle folie à moi de m'être dérobé à tant de biens pour mener une vie errante & agitée! Azyle champêtre, cabane de mon pere, pourquoi vous ai-je abandonnée? Mais je succombe sous le poids de mes fatigues & de mes inquietudes. Ces siéges, quoiqu'ils soient de marbre, ne me seront point inutiles. Hélas, mon lit champêtre feroit maintenant mes délices! J'y goûterois un sommeil doux & tranquille..., que le sommeil a des charmes!

SCENE IV.

EGISTE, POLYDORE, EURISES.

EURISES.

ETranger, vous voilà dans le palais du Roi comme vous l'avez demandé. C'est-là la porte de son appartement. Il ne vous est pas permis d'avancer plus loin. Mais qui fait couler ces larmes de vos yeux?

POLYDORE.

O mon fils, si tu sçavois quel doux souvenir vûë de ces lieux rapelle à mon esprit! J'ai vû dis cette Cour, je reconnois ce lieu, que l'on éclairoit de même qu'à present pendant la nuit,

Mais j'étois bien différent alors de ce que je suis à présent. J'étois plein de vigueur, & j'eusse emporté le prix de la course & de la lute sur les plus robustes & les plus légers. Mais, hélas, le tems s'envole, & ne revient jamais. Cependant, je te rends graces de m'avoir introduit dans ce palais.

EURISES.

Je vous aurois conduit chez moi bien plus volontiers, afin de vous procurer le repos qu'exigent votre âge & vos fatigues.

POLYDORE.

Je te supplie de me laisser ici. Mais ne me cache point le nom de celui qui me temoigne tant de bonté.

EURISES.

Je m'appelle Eurises, fils de Nicandre.

POLYDORE.

De ce Nicandre qui demeuroit sur la montagne, & qui fut toujours si cher au bon Roi Cresfonte?

EURISES.

C'est celui-là même.

POLYDORE.

Est-il encore en vie?

EURISES.

Il ne vit plus.

POLYDORE.

Quels regrets ne dois-je pas à sa perte! Il étoit humain & genereux. A son aspect, on se levoit par tout pour lui faire honneur. Je me rappelle encore la magnificence de son hymen avec Silvia, fille d'Olympia & de Glicon, frere d'Hypparque. C'est donc toi que Silvie faisoit admirer tout jeune encore à toute la Cour?

: ſemble que c'étoit hier. Jeunes gens, que croiſſez promptement ! vous nous dites ceſſe qu'il faut vous ceder la place.

EURISES.

er ami, la connoiſſance que vous avez de amille, m'enflamme d'un nouveau déſir us être utile. Diſpoſez de tout ce qui m'ap- ent; je me croirai trop heureux ſi vous ac- z mes offres.

POLYDORE.

aintenant, Euriſes, je ne veux que me te- aché dans ce lieu, ne parle à perſonne de arrivée.

EURISES.

us pouvez compter ſur ma diſcretion. u.

SCENE V.

POLYDORE.

ſuis heureux d'avoir trouvé dans ce Meſ- nien un accès ſi facile. Comment s'eſt-il gé de m'introduire à cette heure dans ces ? Que cette ville a changé de face ! Je la nois à peine. Les ténébres de la nuit ont iſé mon entrée en ces lieux, & m'ont ſçu er à tous les regards. Je me tiendrai ca- lans ce lieu ſolitaire ; peu de gens me con- ent, & je ne puis paroître ſuſpect à per- ; mais il ſera plus ſûr de me gliſſer de-

main en ſecret dans l'appartement du Roi, puis cependant prendre quelque repos . . . M ne vois je pas là un eſclave qui dort ? L'h qu'il porte frappe mes yeux, & excite dans n cœur des mouvemens ſecrets. Examinons ſon ſage que couvre ſon bras. Mais l'on vient ; c porte s'ouvre. Il convient que je me cache.

SCENE VI.

MEROPE, ISMENE.

ISMENE.

MAdame, n'avancez pas encore, je v prie . . . Mais quoi ! je ne l'apperçois po Je me ſuis flattée en vain qu'il ne trahiroit p ſa promeſſe. Inſenſée que j'étois de croire qu'il aſſez de confiance en moi pour m'attendre ces lieux ! Je ne ſçais où le chercher. Ah voici, ne faiſons point de bruit ; il eſt enſe dans un profond ſommeil. Venez, Madame, perdez point de tems.

MEROPE.

Où eſt-il donc ?

ISMENE.

Regardez, Madame, voyez ſi la fortune ſeconde point vos déſirs ;

MEROPE.

Je l'avoue. Les juſtes Dieux ont enfin ordor ſon ſupplice. Ombre chere, mânes infortun de mon fils, qui n'avez point été vangées juſq ce moment, agréez cette victime que j'imm pour vous appaiſer.

SCENE VII.

POLYDORE, MEROPE, ISMENE.

POLYDORE.

ARrêtez, ô Reine, arrêtez, vous dis-je.

MEROPE.

Quoi temeraire...

EGISTE.

Grands Dieux, secourez-moi. Tirez-moi des ains de cette implacable furie?

POLYDORE.

Arrêtez, Madame, calmez vos transports.

MEROPE, *à Egiste.*

a, fuis encore pour cette fois; mais apprens que ne sçaurois éviter la mort que je te prépare. ussai je te percer dans les bras même de Pofonte.

POLYDORE.

O Dieux! elle ne m'écoute pas.

MEROPE.

Et toi, insensé, tu feras la victime.... Mais vieillesse suspend ma colere, parle, quelle témérité? Quelle audace est la tienne?

POLYDORE.

Eh quoi, Madame, vous ne reconnoissez onc plus Polydore!

MEROPE.

Quoi!

POLYDORE.

Oüi, Madame, c'est votre ancien esclave;

oüi c'eſt moi : & celui que vous étiez d'immoler, c'eſt Cresfonte, c'eſt votre f

MEROPE.

Quoi ! mon fils vit encore ?

POLYDORE.

S'il vit, ah ! croyez-en vos yeux. I ſi le ſort n'avoit ici guidé mes pas, Cr ne vivroit plus.

MEROPE.

Helas ! (*Elle s'évanouit.*)

POLYDORE.

Secourez la Reine promptement, ſec la au nom des Dieux : l'excès de ſa joie ſubit changement de ſa fortune lui ôtent des ſens. Que je rends graces aux Dieux d voir conduit ici dans un ſi preſſant b Si j'avois un ſeul moment retardé m trée en ce palais, quel ſpectacle d'horr de cruauté !

ISMENE.

La joie & la ſurpriſe me cauſent un ſ trouble, que je ne ſuis plus à moi-mê ma Reine, rappellez vos forces ; reven vie, c'eſt maintenant qu'elle doit vo chere.

POLYDORE.

Elle fait déja quelques mouvemens. Se s'ouvrent à la lumiere.

MEROPE.

Où ſuis-je ! Eſt-ce un ſonge, eſt-ce un ſion ?

ISMENE.

Non, Madame, vous n'êtes point a Vous voyez le fidéle Polydore, & votre vivant, il eſt devant vos yeux.

MEROPE.

Seriez-vous tous d'accord pour me tromper ? eſt-ce bien toi, fidéle Polydore ?

POLYDORE.

Obſervez mes traits, Madame. La foible lumiere qui nous éclaire, ne vous ſuffit-elle pas pour reconnoître Polydore ? J'avois fait bien des recherches inutiles pour découvrir votre fils ; & je venois prendre conſeil de votre tendreſſe...

MEROPE.

Oüi, c'eſt toi, Polydore. Je te reconnois maintenant, quoique la vieilleſſe ait changé ton viſage.

POLYDORE.

Madame, le tems fait éprouver ſa rigueur à tous les mortels.

MEROPE.

Tu m'aſſure que ce jeune homme eſt mon fils, n'es-tu point dans l'erreur ?

POLYDORE.

Non, Madame : ſon viſage que j'ai découvert tout entier dans l'endroit où j'étois caché m'a cauſé tout à coup la ſurpriſe la plus agréable. Mais vous, Madame, quel fatal emportement, quel deſtin biſarre aveugloit ainſi votre eſprit ?

MEROPE.

Cher Polydore ! j'allois être cruelle par un excès de tendreſſe, je regardois ce jeune eſclave comme le meurtrier de mon fils. Tout ſemble s'être réuni pour me le perſuader. Cette bague que je t'avois confiée, on m'a aſſurée qu'il l'avoit priſe à un jeune homme qu'il avoit aſſaſſiné.

POLYDORE.

Je lui ai remis moi-même cette bague, Madame, mais avec orde de la cacher.

MEROPE.

Grands Dieux! eſt-il donc vrai, que l'objet de tant de ſoupirs, la cauſe de tant de larmes; eſt-il donc vrai que mon cher Cresfonte eſt enfin dans Meſſene? non, il n'eſt point dans l'univers de mere auſſi fortunée que moi.

POLYDORE.

Je ne puis refuſer des larmes à cet excez de tendreſſe. O liens ſacrés du ſang & de la nature, quel empire n'avez-vous pas ſur notre cœur?

MEROPE.

Ô Ciel! Je me ſuis deux fois armé du fer meurtrier. Deux fois hélas! j'ai levé le bras contre mon propre ſang. Ah Polydore, cette ſeule penſée me fait fremir d'horreur.

POLYDORE.

A-t-on jamais rien vû de plus tragique?

MEROPE.

Que ne vous dois-je point, Dieux immortels, Dieux compatiſſans! vous m'avez épargné ce crime? Triple Divinité, puiſſante Diane, qui du haut de votre char éclatant, êtes témoin de ce qui ſe paſſe en ces lieux, recevez les vœux que je vous offre.... Mais dans quel endroit mon fils s'eſt-il retiré? Il a fui de ce côté. Dans quelque lieu qu'il ſoit caché, ma tendreſſe ſçaura bientôt le découvrir. Oüi, ma chere Iſmene, j'expirerai de joie, quand je goûterai la douceur de ſes embraſſemens.

POLYDORE.

Où courez-vous, Madame?

MEROPE.

MEROPE.

Pourquoi me faire ainſi violence ?

POLYDORE.

Arrêtez.

MEROPE.

Je ne puis.

POLYDORE.

Quel délire aveugle votre raiſon ? Ne vous ſouvenez-vous donc plus que vous êtes dans le palais de Polyfonte ? Ses Gardes & ſes eſclaves nous environnent de toutes parts. Qu'un ſeul regard ſurprenne votre tendreſſe pour Cresfonte, vous le perdez, Madame. Jamais ſa vie ne fut expoſée à de plus grands dangers. C'eſt maintenant que le ſecret doit être mis en uſage. Il faut, Madame, il faut enchaîner les tranſports de votre tendreſſe. Celui qui n'eſt point maître de ſes deſirs, qui, comme des flots agités par les vents, s'élevent au fond de ſon cœur, doit ſe préparer aux diſgraces les plus affreuſes. Craignez les embraſſemens de votre fils, craignez ſa vûë même, vous devez les refuſer à votre tendreſſe. Que l'amour maternelle, briſant ſes chaînes, ne s'échappe point de votre cœur ; un ſeul inſtant renverſeroit l'ouvrage de tant d'années. Mais afin qu'il ne ſe trahiſſe point lui-même, je lui ferai connoître quelle eſt ſon origine, & je l'inſtruirai de tout. Nous prendrons enſuite conſeil de vos meilleurs amis ; & la ſageſſe préparera la ruine du Tyran. La prudence n'échouë jamais dans ſes projets. Tout autre guide après bien des inquiétudes, nous conduit toujours dans l'abîme. C'eſt aux ſuccès d'une entrepriſe, qu'il faut regler les louanges qu'elle mérite.

MEROPE.

Fidéle ami, je reconnois toujours en toi ce ſage Polydore.

POLYDORE.

Tous les maux ne ſont point l'appanage de la vieilleſſe. Elle eſt à l'abri des orages que les paſſions excitent dans le cœur des malheureux mortels. A meſure que nos yeux s'obſcurciſſent, l'eſprit devient plus éclairé; & tandis que notre corps s'affoiblit, la raiſon acquiert de nouvelles forces.

MEROPE.

Mais, dis-moi, Cresfonte a-t-il de la ſanté?

POLYDORE.

Jamais on n'en eut davantage.

MEROPE.

A-t-il de la valeur?

POLYDORE.

S'il a de la valeur! Je plaindrois celui qui voudroit en faire l'épreuve. Il n'avoit d'autre paſſion que de parcourir les forêts; mille fois il attaqua les monſtres les plus farouches, & ne laiſſa jamais échaper la moindre marque de frayeur.

MEROPE.

Mais peut-être il eſt fier & intraitable?

POLYDORE.

Non, Madame, vous ne pourriez vous imaginer quelle étoit ſa complaiſance pour moi, qu'il croyoit ſon pere. Combien de fois mes yeux ſe ſont remplis de pleurs, le voyant ſi ſoumis à mes ordres, & me rappellant qu'il étoit mon maître. J'étois alors forcé de me dérober à ſes regards, afin de donner un libre cours à mes larmes.

MEROPE.

Quel bonheur peut être comparé avec le mien ! Mon cœur ne peut ſuffire à ce torrent de joie que les Dieux y verſent maintenant. Tout ce que tu me racontes de mon fils, je l'ai moi-même éprouvé: Rien ne peut égaler la ſoumiſſion qu'il avoit à mes ordres: Mais quand d'autres ont voulu porter la main ſur lui, Dieux ! avec quel courage ne triomphoit-il pas de leurs efforts ! Avec quelle contrainte n'a-t-il pas forcé ſa valeur à fléchir devant moi ! Deſtin propice, je te pardonne les malheurs dont tu m'as accablée. Je n'aurois maintenant rien à te reprocher, ſi je pouvois dans cet inſtant embraſſer mon fils, l'entendre, l'admirer. Mais, cher Polydore, comment pourrai-je payer tant de ſoins ?

POLYDORE.

Les ſervices que je vous ai rendus, la joie que vous goûtez, voilà les ſeules recompenſes que j'ambitionne. Quel don pourroit m'être agréable ! Tous mes déſirs ſont ſatisfaits. Un ſeul me reſte encore, mais les Dieux eux-mêmes ne peuvent le remplir. Eh qui pourroit en effet me délivrer du péſant fardeau de la vieilleſſe ? Tous les tréſors, tous les ſceptres de la terre, ne peuvent payer un ſemblable don.

MEROPE.

La jeuneſſe eſt ſans doute le ſouverain bien.

POLYDORE.

Bien périſſable, qui nous échappe à meſure que nous en jouiſſons.

MEROPE.

Suis-moi, Polydore, tes fatigues demandent, ſans doute, du repos.

POLYDORE.

Mon attachement pour vous ſemble reparer mes forces. Cependant je vous ſuis. Mais il faut emporter cette hache.

MEROPE.

Quoique mon fils ſoit entre les mains de ſon plus cruel ennemi, je ne dois ni craindre, ni m'affliger, Jupiter l'auroit-il délivré de tant de perils, s'il avoit reſolu de l'abandonner en ce moment ?

POLYDORE.

N'oublions rien de notre côté. Un voile impénetrable, des nuages obſcurs envelopent l'avenir, & Jupiter le tient dans ſa main.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

EGISTE, POLYDORE.

EGISTE.

AH, mon pere, pardonnez-moi cette faute. Si j'avois cru que mon départ vous affligeroit si fort, j'aurois choisi le trépas plutôt que de me dérober à vos yeux. Je m'étois flatté de vous rejoindre dans quelques jours; mais les périls que je viens d'essuyer sont si grands, que ma faute ne peut être plus sévérement punie.

POLYDORE.

Mon fils, c'est ainsi que l'on ne manque point d'être jetté dans l'écueil quand on ne suit que son caprice.

EGISTE.

Oüi, vous me verrez toujours soumis à vos ordres, & puisque le Ciel nous a rejoints, je vous promets de ne rien oublier pour obtenir la liberté de partir, & de retourner avec vous dans le sein de ma patrie.

POLYDORE.

Si vous aimez votre patrie, vous ne devez pas vous écarter de ces lieux.

EGISTE.

Eh quoi! voudriez-vous que mon abſence précipitât les jours de ma mere qui ne ſont déja que trop avancés ?

POLYDORE.

La tendreſſe de votre mere doit au contraire vous retenir ici.

EGISTE.

Sans doute que mon pere reſtera dans ces lieux.

POLYDORE.

Hélas, que vous êtes dans l'erreur! votre mere eſt dans ce palais, mais votre pere eſt éloigné de vous.

EGISTE.

Comment! quel eſt ce diſcours ? quoi! je reſterois toujours ici, expoſé aux dangers de la mort qui me pourſuit? Merope eſt alterée de mon ſang.

POLYDORE.

Au contraire, elle donneroit volontiers le ſien pour conſerver le vôtre.

EGISTE.

N'a-t-elle pas déja voulu deux fois m'égorger de ſes propres mains ?

POLYDORE.

C'étoit l'effet de ſa tendreſſe plutôt que de ſa haine.

EGISTE.

Si le Roi n'avoit briſé mes liens, maintenant je ſerois la victime de cette rendreſſe.

POLYDORE.

Ce même Poliſonte, eſt le ſeul qui ſouhaite votre mort.

EGISTE.

Lui qui m'a dérobé tantôt à la fureur de Merope ?

POLYDORE.

N'en accuſez point ſon amour, accuſez-en plutôt ſa mortelle haine.

EGISTE.

Ah ! mon pere, dans quel embarras me jettent ces diſcours.

POLYDORE.

Mon fils, ou plutôt mon maître ! Le moment fortuné où je dois vous développer cette énigme, & vous faire connoître la vérité, eſt enfin arrivé. Dans l'état où vous a conduit le deſtin, vos jours ſont attachés à la connoiſſance de ce que vous êtes. C'eſt pour cela que je me ſuis empreſſé de vous chercher au lever de l'aurore, pour vous découvrir un grand ſecret.

EGISTE.

Ce diſcours jette mon eſprit dans une ſi grande ſurpriſe que mon cœur eſt prêt à ſuccomber

POLYDORE.

Vous n'êtes pas, mon fils, ce que vous croyez être. Oüi, je ſuis votre eſclave, & vous êtes mon Roi.

EGISTE.

Ah ! mon pere, quel diſcours ! cherchez-vous à m'abuſer ?

POLYDORE.

Non, mon fils, le temps ni le lieu ne le permettent point. Rappellez vos eſprits, & n'oubliez point ce que je vais vous dire. Creſfonte eſt votre nom. Vous avez peut-être en-

tendu dire, que le vertueux Cresfonte, autrefois Roi de Meſſene, avoit trois fils.

EGISTE.

Je n'ignore pas comment ils furent égorgés tous trois dans leur plus tendre enfance.

POLYDORE.

Ils ne furent pas tous immolés. Vous êtes le troiſiéme de ſes enfans.

EGISTE.

Ah! que me ditez-vous ?

POLYDORE.

Je ne dis rien que de vrai. Vous êtes le fils de ce Roi. Merope votre mere vous ravit à la fureur de Polifonte. Elle chargea ma fidelité, de vous élever loin de Meſſene; ainſi le deſtin vous réſervoit pour remonter ſur le trône de vos ayeux, & pour vanger les malheurs de votre maiſon.

EGISTE.

La ſurpriſe enchaîne mes ſens. Je ne ſçais ſi je dois en croire vos diſcours.

POLYDORE.

Vous ne pouvez leur refuſer votre foi. Tout ce que je vous dis, je ſuis prèt à le confirmer par un ſerment. Merope elle-même m'avoit fait le dépoſitaire de cette bague, dont le Roi votre pere ornoit ſa main. La Reine en vouloit à vos jours, parce qu'on lui avoit rapporté que vous aviez mis à mort celui qui portoit cette bague. Elle pourſuivoit en vous, l'aſſaſſin de ſon fils.

EGISTE.

Je vous entends. Puiſſant Jupiter, il eſt donc vrai que je ne ſuis plus Egiſte! Je ſuis le fils d'un Roi, ce Royaume eſt l'héritage de mes peres.

POLYDORE.

Oui, ſans doute ce Royaume vous appartient. Mais afin . . . . . .

EGISTE.

C'eſt donc le ſang d'Hercule qui coule dans mes veines! Cette ſeule penſée anime mon cœur d'un nouveau courage. Ah, ſi vous m'aviez découvert ce ſecret plûtôt, ma jeuneſſe n'auroit point langui dans le ſein du repos. Peut-être la renommmée auroit déja rempli la terre de mes exploits. Déja les Meſſeniens encouragés par le fils d'Hercule, auroient ſecoué le joug odieux qui les aſſervit à Poliſonte. Ce n'eſt donc pas envain que j'ai toujours ſenti dans mon cœur une ardeur inconnue, & que je formois des projets au deſſus de ma condition.

POLYDORE.

C'eſt pour cela que je ne devois pas vous faire connoître votre origine. Entraîné par votre valeur, vous vous ſeriez précipité dans les piéges du Tyran, vous ſeriez maintenant la victime de ſa fureur.

EGISTE.

C'eſt donc ici le lieu qui fut arroſé du ſang de mon pere; c'eſt donc ici que mes freres ont réclamé envain leur innocence. . . . & ce barbare eſt encore aſſis ſur le trône! il jouit de ce diadême qu'il m'a ravi. Son triomphe va maintenant s'évanouir. Je trouverai bien-tôt un fer meurtrier. Moi ſeul, dans ce palais, au milieu de ſes gardes, je percerai ſon cœur. Je me charge de ſa mort, les Dieux feront le reſte.

POLYDORE.

Arrêtez.

EGISTE.

Que voulez-vous ?

POLYDORE.

Hé qu'allez-vous faire ?

EGISTE.

Laiſſez-moi.

POLYDORE.

Jeuneſſe, quel eſt ton aveuglement ! où vous entraîne cette fureur ?

EGISTE.

Pourquoi me retenir encore ?

POLYDORE.

Une mort inévitable . . . . . .

EGISTE.

Je vais la porter au tyran.

POLYDORE.

Les coups que vous lui porterez retomberont ſur vous.

EGISTE.

Je n'écoute rien, laiſſez-moi.

POLYDORE.

Mon fils, mon cher fils, j'embraſſe vos genoux, moderez cette ardeur, je vous en conjure. Par ces tendres embraſſemens que ma tendreſſe vous prodigua ſi ſouvent, par ces yeux que les pleurs que j'ai verſés pour vous ont affoiblis. Mais ſi ma tendreſſe ni mes larmes ne peuvent enchaîner cette ardeur inſenſée, ſongez que d'un ſeul coup vous allez perdre votre mere, votre Royaume, & vous perdre vous-même.

EGISTE.

Mon pere, je dois ce nom à votre tendreſſe,

levez-vous, je vous en prie. Vous me trouverez toujours aussi soumis à vos ordres que je le fus autrefois. Mais voulez vous que je renonce à la plus juste des vengeances ?

POLYDORE.

Non sans doute. C'est le terme qui doit couronner tous mes travaux. Mais la fureur & l'emportement sont l'écueil où se brisent d'ordinaire les projets les mieux concertés. Il faut consulter la sagesse & la prudence ; il faut sçavoir dissimuler, ne se rebuter jamais ; enfin, il faut prévoir les dangers, cet art est inconnu aux jeunes gens : laissez-vous conduire, mon fils, je vous montrerai la voye que vous devez suivre ; croyez-moi, votre pere, & ses plus sages ministres ne dédaignoient point mes conseils.

EGISTE.

Mais croyez-vous que si les Messeniens voyoient le Tyran tomber sous mes coups, & si je me faisois connoître, croyez-vous que leur ancienne fidélité ne se réveillât point dans tous les cœurs ?

POLYDORE.

O mon fils ! La fidélité régnoit jadis parmi les hommes. Mais que les temps sont changés ! c'est l'injustice, c'est la perfidie qui regnent maintenant : écoutez le récit que je vais vous faire. C'étoit . . . .

EGISTE.

Taisons-nous, voici le Tyran.

POLYDORE.

Prenons la fuite, & cachons-nous derriére ces colomnes.

SCENE II.

POLIFONTE, ADRASTE.

POLIFONTE.

TU précipites un hymen qui ne peut être assez differé. Que tes empressemens me pesent !

ADRASTE.

Déja tout est prêt. Les taureaux couronnés de fleurs, sont dans le Temple, l'encens répand une odeur agréable. Les airs retentissent de chants d'allégresse. Tout le peuple applaudit à cet hymen par ses cris de joye.

POLIFONTE.

Que l'on appelle donc Merope. Je te charge de la conduire au Temple. Je vais la devancer. & recueillir les hommages du peuple. Quel spectacle charmant pour moi de voir cette multitude aveugle, appeller des Dieux sourds, insensibles, inanimés ! C'est maintenant que rien ne peut troubler la paix dont je jouis. Quel Dieu, ou quel mortel peut arracher le sceptre de mes mains ? Tous ceux qui pouvoient me le disputer ne sont maintenant que des ombres vaines. S'il est des Dieux, je n'en connois point d'autres que la prudence & la valeur. Leur seule puissance m'a vangé des outrages de la fortune, & m'a frayé le chemin qui m'a conduit au trône à travers le carnage & le sang. Mais il me semble entendre la voix de Merope. Prends soin

de me l'amener ; ſi les prieres ne peuvent fléchir ſon cœur, je t'ordonne de lui plonger un poignard dans le ſein : oüi, ſi elle s'obſtine toujours à rejetter mon hymen, qu'elle aille rejoindre ſon époux dans l'empire de Pluton.

SCENE III.

ISMENE, ADRASTE, MEROPE.

MEROPE.

ISMENE, quel tourment ! quel ſupplice !

ISMENE.

Ne vous laiſſez point abbattre, Madame.

MEROPE.

Oui, toutes les fois que les Dieux m'ont préſenté d'une main quelque bienfait, ils m'offroient de l'autre quelque digrace.

ISMENE.

Rappellez tout votre courage. Vous touchez peut-être à des jours plus heureux.

MEROPE.

C'eſt toi ſeul, ô mon fils, qui m'encourage à triompher de mes malheurs.

ADRASTE.

Madame, le Roi m'a chargé de vous conduire au Temple. Que tardons-nous ?

MEROPE.

Eſclave barbare d'un maître impitoyable ...

ADRASTE.

Eh quoi, Madame, ces lugubres vêtemens conviennent-ils à la pompe de cette fête ?

MEROPE.

Ils ſont conformes à ma douleur.

ADRASTE.

Poliſonte votre époux la regardera comme un outrage.

MEROPE.

Mon époux ! il ne l'eſt pas encore.

ADRASTE.

Si vous tardez à me ſuivre, Madame, vous verrez bien-tôt couler le ſang de vos plus chers amis.

ISMENE.

Cedez, Madame, cedez à votre deſtin ; & ne combattez pas vainement le ſort qui vous pourſuit.

MEROPE.

Cette ſeule penſée met un frein à ma rage. Cette ſeule eſpérance m'empêche de me percer le ſein & vaincra peut-être ma réſiſtance. Mais mon cœur ſe révolte contre ma raiſon, & refuſe d'obéïr.

ADRASTE.

Vos regards ſeront témoins d'un nouveau carnage, ſi vous retardez plus long-tems. C'eſt moi qui doit conduire au Temple l'épouſe de Poliſonte.

MEROPE.

Dis plutôt ſa victime.

ADRASTE.

C'eſt le ſort des Princeſſes d'être immolées à l'intérêt de l'état.

MEROPE.

Allons donc. Sans doute les Dieux m'éclaire-

tont au pied de leurs Autels. Du moins le chemin qui conduit à la mort ne peut m'être fermé.

SCENE IV.

POLIDORE, EGISTE,

EGISTE.

C'EST donc là ma mere que l'on entraîne avec tant de barbarie !

POLIDORE.

A quelle extrémité ne la réduit pas le cruel Polifonte ! mais que faire ? Peut-être les Dieux veulent la conduire par la voye des disgraces, au suprême bonheur ; la fermeté adoucit les plus grands malheurs.

EGISTE.

Je veux être moi-même témoin de cettte pompeuse cérémonie.

POLIDORE.

Allez, la curiosité convient à la jeunesse. Allez, mon fils, je voudrois pouvoir vous y suivre, mais ma foiblesse ne pourroit percer ces flots tumultueux que cet événement attire de toutes parts. Si j'avois encore cette ancienne vigueur qni m'attira souvent les éloges de votre pere, je marcherois avec joye sur vos pas. Allez, mais prenez garde que les regards de Merope ne puissent tomber sur vous.

EGISTE.

Je ſens combien il m'importe de les éviter. Raſſurez-vous.

SCENE V.

POLIDORE, EURISES.

POLIDORE.

REINE déplorable, quel aſtre funeſte préſidoit à ta naiſſance ! Que l'on eſt aveugle de meſurer le bonheur à l'élevation du rang ! Que le vulgaire eſt inſenſé de ſe perſuader que les Palais des Rois ſont la demeure de l'allegreſſe ! Ceux dont les regards contemplent ſans ceſſe les têtes couronnées, n'ignorent pas que plus la fortune eſt élevée, plus les accidents ſont terribles, plus les chagrins ſont dévorans.

EURISES.

Etranger, je vous retrouve encore ici. Il m'eſt bien doux de vous revoir. Mais pouvez-vous ſéjourner plus long-temps dans ce palais, l'azile des crimes, & le théatre de la cruauté ?

POLYDORE.

Ami, la terre entiére n'eſt-elle pas inondée de crimes ? Nous pouvons aiſément nous tranſporter en de nouvelles régions, mais le deſtin nous pourſuit par tout. Les Dieux ont guidé mes pas. Que l'on s'abuſe quand on ſe flatte

de couler des jours tranquilles, & quel mortel ne s'en flatte point! notre vie est une illusion continuelle. A chaque instant nous faisons des vœux pour les biens ; à chaque instant nous sommes assaillis par les maux. Notre bonheur n'est jamais qu'imaginaire, & notre malheur est toujours réel.

EURISES.

Mais vous, en qualité d'étranger, pourquoi n'allez-vous pas être témoin de ce pompeux sacrifice qui se prépare dans le Temple ?

POLYDORE.

Mon expérience m'a dégoûté de ces tumultueuses cérémonies. L'avénement de Cresfonte à la Couronne de Messene, est ce que j'ai jamais vu de plus magnifique. Quel spectacle! plus de cent victimes furent immolées. Les Pontifes sacrés étoient parés des plus riches ornemens : Quel éclat! Mais vous, ô Messenien, pourquoi regardez-vous avec tant d'indifference l'hymen de vos Rois ?

EURISES.

Hélas ! si vous sçaviez quel doit être le dénouement de ce spectacle ! non, mes regards ne peuvent en être témoins.

POLYDORE.

Quels sont donc ces événemens que vous redoutez ?

EURISES.

Si les malheurs de la maison infortunée de Cresfonte sont parvenus jusqu'à vous, vous n'ignorez pas combien cet hymen est funeste & fatal à Merope. Sçachez donc que si les Dieux la livrent sans défense au pouvoir du Tyran, elle est résolue de se percer le cœur

au milieu du Temple. C'eſt par ce moyen qu'elle eſpere échaper à Polifonte : elle ſe flatte qu'un ſpectacle ſi tragique rallumera la fureur des Meſſeniens, qu'ils ſe jetteront ſur le Tyran, qu'ils le mettront en piéces. Au lever de l'aurore l'on eſt venu m'avertir de ſa part. Je ſuis accouru ; mais les Dieux ont permis qu'on la traînât au Temple avant mon arrivée. Sans doute, elle vouloit me faire ſes derniers adieux. Reine infortunée !

POLYDORE.

De quel nouveau coup venez-vous de me fraper ! Dieux ! qu'elle étoit changée. Je l'ai vue partir pour aller au Temple. La pâleur de la mort étoit peinte ſur ſon viſage. Une ſi grande Reine, une Reine ſi vertueuſe méritoit-elle de ſi grands déſaſtres ?

EURISES.

Mais n'entendez-vous pas les cris dont on fait retentir le Temple ?

POLYDORE.

J'entends des cris tumultueux.

EURISES.

Merope ſans doute s'eſt donné le coup mortel. Quel ſpectacle pour les bons citoyens ! Si ſa mort leur a mis les armes à la main, je vais courir avec eux les mêmes dangers.

SCENE VI.

POLYDORE, ISMENE.

POLYDORE.

QUELLE est mon infortune ! A quoi me servent tant de travaux & tant de soins ! La mort de la Reine fait échouer tous nos projets.

ISMENE.

Dieux secourables, ne détournez pas vos regards de dessus nos têtes.

POLYDORE.

Où courez-vous, Madame ? au nom des Dieux écoutez-moi.

ISMENE.

Qu'attendez-vous dans ces lieux, vieillard infortuné ? ignorez-vous notre sort ? Un sacrifice inoui, des flots de sang humain, une victime royale . . . .

POLYDORE.

Dieux cruels, ne m'avez-vous conduit en ces lieux que pour être témoin du spectacle le plus affligeant ?

ISMENE.

Quoi vous donnez des larmes à la mort de Polifonte !

POLYDORE.

De Polifonte !

ISMENE.

Oui, Polifonte, le cruel Tyran ne jouit plus de la lumiere.

POLYDORE.

Eh qui lui a ravi le jour?

ISMENE.

Ton fils.

POLYDORE.

Quoi! dans le Temple même? ô courage inouï!

ISMENE.

Ecoutez. Cette ſeule action mérite l'immortalité: il ſurpaſſe déja les plus grands Héros; & ce premier exploit efface ceux de ſon fameux ayeul. Tout étoit préparé pour le ſacrifice. Le Pontife avoit déja coupé le poil de la tête des victimes pour le jetter dans le feu ſacré; d'un côté de l'Autel, Poliſonte faiſoit éclater l'audace d'un Tyran, & de l'autre, Merope montroit l'abbatement d'une victime deſtinée à la mort. Le peuple les environne; la ſurpriſe tient en ſilence tous les ſpectateurs & les rend immobiles. J'étois dans un endroit élevé. Soudain j'apperçois le jeune Creſfonte percer la foule, & ſe faire un paſſage. Ses regards étoient ſi enflammés qu'à peine on le reconnoiſſoit. Il s'approche de l'Autel, ſe place derriere le Tyran, y reſte quelque temps immobile. Il jette enſuite de tous côtés ſes regards menaçans. Comment vous dirai-je le reſte? Je l'ai vu dans un même inſtant, ſaiſir la hache ſacrée, l'élever à deux mains, la faire tomber avec un horrible ſifflement & fendre la tête de Poliſonte. Le fer brille encore dans les airs, & le Tyran eſt déja par terre. Le ſang impie de cet uſurpateur ſouille les vêtemens ſacrés du Pontife. Les clameurs qui s'élevent de toutes parts n'empêchent pas Creſfonte de porter au Tyran de nouveaux coups. Adraſte veut

envain le ſecourir. Cresfonte ſe tourne vers lui, & d'un coup de hache il lui fait partager le ſort du Tyran. Qui pourroit vous repréſenter Merope ? furieuſe, elle s'élance entre ſon fils & les amis du Tyran ; elle préſente ſon ſein à ceux qui attaquent ſon fils. Envain la frayeur reſſerre ſa voix : elle s'écrie. *Arrêtez. C'eſt mon fils, c'eſt Cresfonte, c'eſt votre Roi.* Ces paroles ſont étouffées par mille cris ſéditieux : les uns veulent fuir, les autres veulent s'approcher. La multitude agitée, comme les flots ſoulevés par les vents, pouſſe & eſt repouſſée ſans ſçavoir la cauſe du tumulte. On voit courir le peuple de tous côtés, s'agiter, ſe heurter, ſe demander le ſujet de ce trouble, fremir, ſe plaindre. On entend les gémiſſemens des enfans étouffés, des femmes foulées aux pieds; Grands Dieux, quel horrible ſpectacle ! La victime abandonnée redouble la terreur par ſes mugiſſemens. Tout le Temple retentit d'un bruit épouvantable. Le peuple qui ſe preſſe d'en ſortir, y eſt retenu par ſon trop grand empreſſement. Les ſoldats que l'on avoit placés à la porte du Temple, font de vains efforts pour y entrer ; ils ſont bientôt enlevés de leur poſte, & le torrent les entraîne malgré eux. Cependant les anciens amis de Merope ſe rangent autour de nous. Les regards de Cresfonte étincelent de toutes parts ; environné de ſes partiſans, il ſe préſente fiérement à la porte. Moi, qui me trouvois ſéparée de la foule, je cours à ce paſſage ſecret qui conduit dans ce palais. Prête à ſortir du Temple, je détourne encore une fois mes regards. Quel affreux ſpectacle ! J'apperçois Poliſonte noyé dans les flots de ſon ſang, défiguré, la tê-

te & la poitrine ouvertes. Adraste étoit étendu ſur la terre, & reſpiroit encore. Ses derniers ſoupirs m'ont rempli d'épouvante. L'Autel étoit renverſé, les corbeilles ſacrées, les vaſes, les trepieds, tout étoit briſé. Mais pourquoi m'arrêter ici maintenant? Songeons plutôt à nous défendre, à donner des armes aux eſclaves, à nous emparer des portes, enfin à rendre inutile l'aſſaut qu'on nous prépare.

SCENE VII.

POLYDORE, MEROPE, EGISTE, EURISES, *pluſieurs Meſſeniens.*

POLYDORE.

GRANDS Dieux! c'eſt votre ſeule ſageſſe qui régle de telles révolutions. Ne détournez point vos regards de deſſus nos têtes. Ah! ſi j'étois encore à cette âge inſatigable, avec quel courage, avec quelle promptitude.. mais voici. . . .

MEROPE.

Oui, Meſſeniens, oui, j'en prends les Dieux à témoins; vous voyez devant vous le dernier de mes fils. Juſqu'à ce moment j'ai pris ſoin de l'écarter & de le cacher. C'eſt l'héritier, c'eſt le fils de Cresfonte, de ce Cresfonte qui faiſoit vos délices, qui vous gouvernoit plutôt

en pere qu'en Roi, dont vous avez pleuré si long temps le trépas. Qu'il étoit équitable! Qu'il étoit généreux! Celui qui vient d'être immolé dans le Temple, c'est ce Tyran, cet usurpateur, ce rébelle, cet impie, qui par les plus noires trahisons, égorgea son Roi légitime, perça le sein de ses fils innocens, couvrit la terre de leurs membres épars. C'est cet ennemi de l'équité, qui insulta les hommes & les Dieux. Affamé de trésors, alteré de sang, il a sacrifié à de vains soupçons la vie des meilleurs citoyens, il a détruit vos murs pour vous livrer sans défense à toute sa fureur. En est-il un seul parmi vous à qui sa rage n'ait enlevé, un pere, un fils, une épouse, un frere, un ami? & vous balancez encore! Vous doutez que ce soit là mon fils, éxaminez son visage, ou plutôt croyez-moi aux transports de ma tendresse. Vous voyez encore ce vieillard, le Ciel l'a conduit en ces lieux pour rendre témoignage à la vérité. C'est ce même vieillard à qui j'avois confié mon fils.

POLYDORE.

C'est moi, oui, c'est moi . . . .

MEROPE.

Mais quoi! ce qu'il vient d'executer à vos yeux, ne suffit-il pas pour vous convaincre qu'il est mon fils? Dans un âge si tendre, quel mortel auroit eu la noble audace d'immoler un Tyran au milieu du Temple, si le sang d'Hercule ne couloit dans ses veines? Quelle gloire pour Sparte & l'Elide, si ce Héros est une fois à la tête de vos guerriers!

EURISES.

Madame, n'accuſez de notre ſilence que la ſurpriſe dont nous ſommes tous ſaiſis ; aſſurez-vous cependant que nous ſommes tous diſpoſés à nous attacher à votre fortune. Le peuple ſçait déja que ce Héros eſt le fils de Cresfonte. Nous verrons bientôt ſi les Meſſeniens ont entiérement briſé ces nœuds ſacrés qui les attachoient au ſang d'Alcide. Mais quoi qu'il arrive, nous nous armerons tous en faveur de notre Roi légitime contre les partiſans de la Tyrannie.

EGISTE.

Ne craignez rien, mes amis. Si vous vous déclarez en ma faveur, je crains peu leurs menaces.

SCENE VIII.

ISMENE, MEROPE, EGISTE, EURISES, LES MESSENIENS.

ISMENE.

MADAME, pourquoi vous arrêter dans ces lieux ?

MEROPE.

Quelle nouvelle viens-tu m'annoncer ?

ISMENE.

La grande cour du palais . . . . n'entendez-

vous

vous pas les cris. Hâtez-vous, conduiſez-y notre nouveau Roi.

EGISTE.

Demeurez, Madame, & ſouffrez que j'y coure moi-même.

ISMENE.

La grande cour du palais eſt remplie de Meſſeniens. Tous demandent à voir le Héros qui a fait périr le Tyran, ils veulent voir leur libérateur, leur Roi. Les uns rappellent le ſouvenir de Cresfonte, les autres celui de ſon fils : celui-ci fait le portrait de ce jeune Héros à ceux qui ne l'ont pas encore vu, les autres demandent les circonſtances de la mort du Tyran, on les rapporte de cent manieres différentes. L'air retentit de cris de joye, & les enfans même témoignent leur allégreſſe par mille tranſports. Peut-on retenir ſes larmes à la vue d'un tel ſpectacle !

MEROPE.

Graces vous en ſoient rendues, ô Dieu Tout-puiſſant, qui gouvernez le monde & tout ce qui s'y paſſe. Enfin vous êtes Roi, mon cher fils ; mon bonheur eſt trop grand. Hâtons-nous, profitons des tranſports qui animent les Meſſeniens.

EGISTE.

Amis, il m'eſt plus doux de retrouver une ſi tendre mere, que de recouvrer un diadême.

POLYDORE.

Grand Jupiter, tranche mes jours, mes deſirs ſont remplis, & tu n'as plus rien à m'accorder.

EGISTE.

Le plus Grand des Rois pourroit-il payer

ce que je dois à Polydore. Souffrez, Madame, que je le regarde toujours comme mon pere.

MEROPE.

Ah mon fils ! Je lui dois plus que vous. Quel plaisir pour moi de voir que le commencement de vôtre Regne soit une action de vertu !

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuſcrit intitulé : *Merope, Tragedie, traduite de l'Italien de M. Maffei.* A Paris, ce ſeptiéme jour de Mars mil ſept cens quarante-trois.

SOUCHAY.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amez & féaux Conſeillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amée la veuve Bienvenu Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'elle déſireroit faire imprimer & donner au Public un Manuſcrit qui a pour titre : *Mérope, Tragedie de M. le Marquis Maffeï, nouvellement traduite par M. l'Abbé* D. B. s'il Nous plaiſoit de lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour ce néceſſaires. Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes d'imprimer ledit Ouvrage, en un ou pluſieurs volumes, & autant de fois que bon lui ſemblera ; & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années conſécutives, à compter du jour de la datte deſdites Préſentes. Faiſons défenſes à tous Libraires, Imprimeurs & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance : A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans

notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractéres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modéle sous le contrescel desdites Présentes : Que l'Exposante se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil sept cent vingt-cinq; qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France; le tout à peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ladite Exposante & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desdites Présenes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original; commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le vingt-neuviéme jour du mois de Mars, l'an de grace mil sept cens quarante-trois, & de notre Regne le vingt-huitiéme. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

39 29107.

854
M18r

Stanford University Libraries
Stanford, California

Return this book on or before date due.

OCT -2 1973